

L'ÉCOLE DE CAVALERIE

1

Saumur, 10 octobre.

Mon cher ami,

Me voici donc à Saumur, et je ne te dissimulerai pas que c'est avec un énorme plaisir que j'écris ce nom magique en tête de ma lettre. Tu sais bien, toi qui n'en es encore qu'à aspirer à la basane, que c'est l'horizon ensoleillé au delà duquel on ne cherche pas à voir tant que l'on est à Saint-Cyr. Certes j'ai attendu avec impatience ma lettre de service pour endosser mon premier dolman d'*officier de cavalerie*, mais ce n'était encore qu'une joie minime auprès de celle que j'ai éprouvée en entendant l'employé appeler : « Saumur ! Saumur ! » d'autant que le train était bondé de camarades, qui ont répondu en chœur : « Dix mois d'arrêt ! »

Le trajet a été des plus joyeux depuis Paris, où à la gare nous étions déjà nombreux ; mais tout le long de la route nous avons recueilli des petits « cos » de la section. Et comme tout le monde voulait monter dans le même compartiment, c'étaient des luttes homériques avec les employés. Ajoute à cela des sous-officiers et des lieutenants venant comme nous faire leur cours d'une année, tu auras la physionomie d'un train envahi par la cavalerie.

A la gare nous avons été littéralement cueillis par une nuée de commissionnaires, qui s'entendent à merveille à vous dévaliser. C'est à tel point que j'ai été un instant avant de retrouver mon sac de voyage, ma couverture et mon sabre, qui m'avaient été adroitement subtilisés. Quel vacarme ! mon cher, dans cette gare où trois à quatre cents nouveaux venus débarquent en même temps, sans compter les chevaux et les ordonnances que les lieutenants et les sous-officiers amènent avec eux.

Saumur a, ma foi, très bel aspect avec cette longue enfilade de ponts, sur les bras de la Loire, conduisant à la ville, assise auprès d'une colline couronnée d'un vieux château et hérissée de moulins à vent. Toutes les maisons, construites avec une pierre crayeuse et couvertes en ardoise, sont gaies et coquettes.

Comme tu le penses, notre première visite a été pour l'École. Elle est située à l'extrémité occidentale de la ville. C'est une construction massive, composée de trois gros bâtiments principaux, circonscrivant une cour carrée dont l'autre côté est formé par une grande grille qui la sépare du Chardonnet.

Ah ! le fameux Chardonnet ! Imagine un vaste rectangle de sable — avec quelques flaques d'eau çà et là — entouré d'une double rangée d'arbres et borde par une suite ininterrompue d'écuries et de manèges. C'est là que nous allons pivoter et prendre quelques tapes, tous les jours, quelque temps qu'il fasse, en hiver dans la boue, en été dans la poussière. Car avec ce piétinement perpétuel le sable est devenu une pulvérisation. En regardant du côté de la Loire on a : à gauche, les écuries des chevaux d'armes ; à droite, les écuries du manège ; en face, bordant la rivière, au dehors du quai, les manèges et le magasin à fourrage. Il y a là trois manèges, qui portent les noms des généraux de cavalerie les plus brillants du premier empire : Lasalle, Kellermann et Montbrun. Les deux premiers sont immenses ; mais il y en a un encore plus grand, c'est le manège des écuyers, sur le prolongement des écuries des chevaux de pur sang et en face de l'hôtel du général.

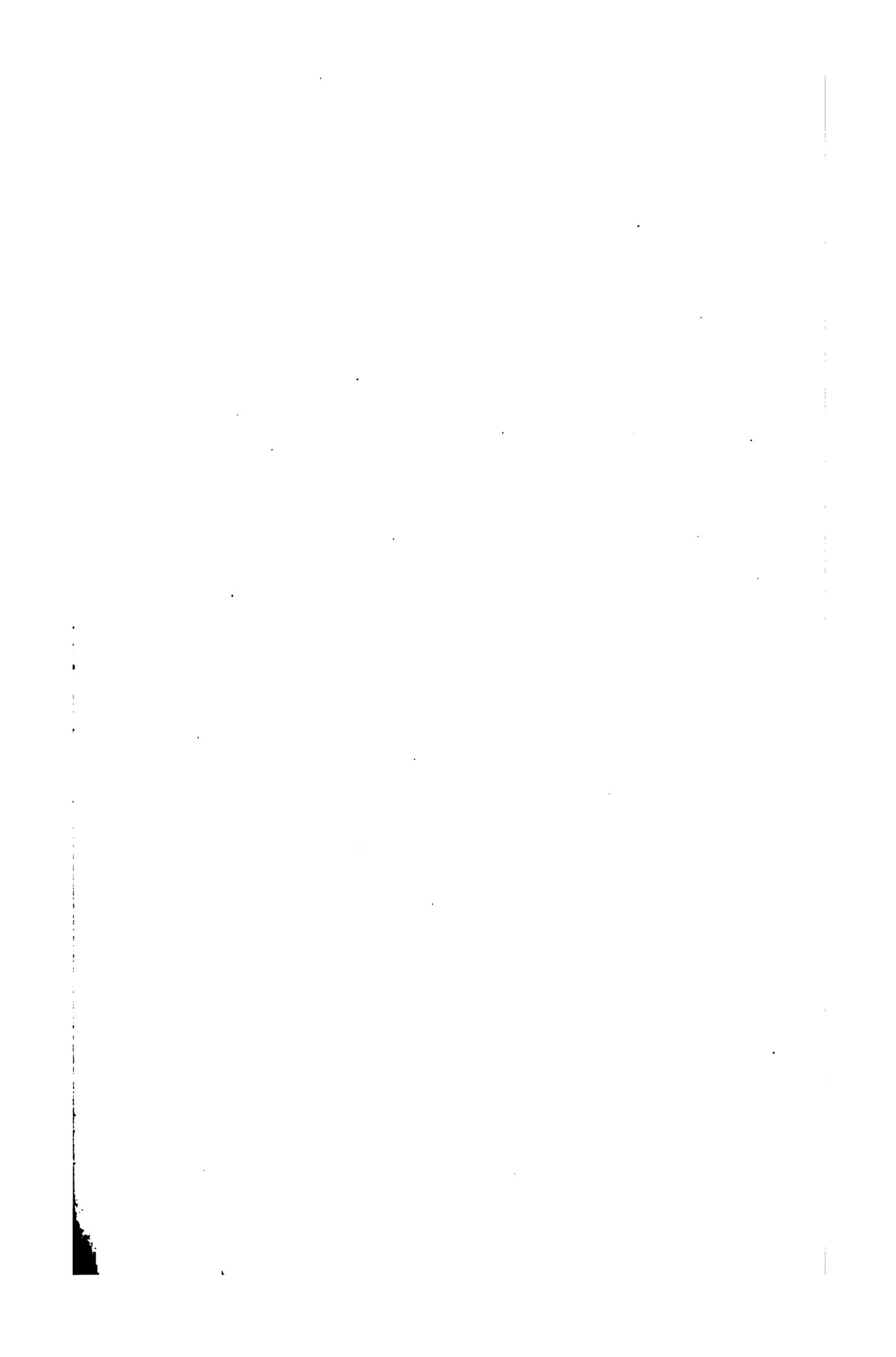
Entre l'hôtel du général et le quartier se trouve le mess des officiers, puis celui des sous-officiers. De l'autre côté, comme pendant, l'infirmerie des chevaux et le jardin botanique, occupant les anciens bâtiments du haras qui dépendait de l'École.

Ce n'est pas tout : cette École de cavalerie est toute une cité. Parallèlement aux écuries du manège, il y a deux annexes : l'arçonnerie, qui occupe cent ouvriers militaires, et l'école de maréchalerie, qui a également une centaine d'élèves-maréchaux de tous les corps de troupes à cheval.

Ajoute à cela une école de télégraphie militaire, qui forme les cavaliers télégraphistes et compte toujours cent à cent cinquante cavaliers de tous les régiments. Et si tu fais le compte de tout le monde : le cadre, environ cent officiers et sous-officiers ; les lieutenants d'artillerie, vingt à trente ; leurs ordonnances, autant ; les lieutenants de cavalerie, trente à quarante ; leurs ordonnances, autant ; les sous-lieutenants officiers-élèves, quatre-vingts à cent ; les aides-vétérinaires stagiaires, vingt à trente ; les sous-officiers élèves-officiers, cent à cent cinquante ; les télégraphistes, cent à cent cinquante ; les arçonniers, cent ; les élèves-maréchaux, cent ; les cavaliers de remonte, ordonnances des officiers-élèves et des sous-officiers, et chargés



Sur le Chardonnet.



des soins des chevaux d'armes, cinq cents ; les cavaliers de manège, chargés des soins des chevaux du manège, quatre-vingts à cent : tu auras une idée du grouillement de toute cette fourmilière en pleine révolution au début d'un cours. C'est à s'y perdre.

D'abord, ne brouille pas les appellations. Les *officiers-élèves*, c'est nous, les sous-lieutenants sortant de Saint-Cyr¹ ; les *élèves-officiers* sont les sous-officiers des régiments de cavalerie, proposés pour officiers. Pour toutes les divisions, le cours à Saumur est d'une année, du 1^{er} octobre au 1^{er} septembre.

Nous étions tous convoqués pour le 1^{er} octobre, à sept heures du matin, dans la cour d'honneur de l'École, la cour centrale. On nous a rangés par divisions : les lieutenants d'artillerie à la droite ; les lieutenants de cavalerie ; nous, les officiers-élèves ; les vétérinaires stagiaires, et les élèves-officiers. Le cadre se tenait au milieu : écuyers, instructeurs, professeurs et personnel administratif.

Les écuyers, le cadre d'or, ont le pantalon noir, la tunique noire à galons d'or avec épaulettes d'or mat, le képi noir à galons d'or. Les autres officiers du cadre ont la même tenue que nous : pantalon et képi rouge à bande bleue, dolman noir à collet bleu et galons d'argent, le shako bleu à plumet écarlate pour la grande tenue.

Les lieutenants d'artillerie et les lieutenants de cavalerie ont la tenue de leur corps ; les vétérinaires stagiaires ont la tenue de vétérinaire : pantalon rouge à bande noire, képi rouge à turban de velours grenat, dolman noir à parements de velours grenat, sans galons ; les élèves-officiers ont la tenue de leur corps avec un galon distinctif, mélangé or et rouge, en 8, sur la manche, et une grenade au collet, comme nous d'ailleurs.

Le général est arrivé et a reçu les divisions les unes après les autres au salon d'honneur, qui occupe le milieu du bâtiment central, au premier étage, et auquel on monte par un magnifique escalier. Ce très beau salon, où se font les réunions officielles de ce genre, a pour panneaux de grandes tables de marbre sur lesquelles sont gravés en lettres d'or les noms des premiers de promotion. Le général nous a prononcé un speech, dont l'argument le plus clair était que « nous devons nous attendre à toute sa sévérité, si nous oublions que nous devons nous conduire en toute circonstance comme des officiers » ; il ajouta qu'il n'admettrait aucune excuse à un manque de dignité de notre part.

1. Par suite d'une décision récente, les sous-lieutenants destinés à la cavalerie, à leur sortie de Saint-Cyr, au lieu de se rendre directement à Saumur, sont attachés aux régiments de leur arme, d'où, après un an, ils sont envoyés à l'École de cavalerie pour accomplir leur stage d'instruction. Nous n'avons cependant pas cru devoir changer la teneur de ces lettres qui étaient écrites au moment de cette modification dont le caractère n'est probablement que transitoire et qui ne change en tout cas rien à l'organisation de l'École et au système d'instruction qui y est en vigueur.

Il est certain, mon cher, que ce titre d'officier de cavalerie a du cachet, et c'est joliment agréable de s'entendre appeler « mon lieutenant ».

Immédiatement après la réception au salon d'honneur, on nous a classés en deux divisions, les plus grands formant la grosse, les plus petits formant la légère. Puis les instructeurs et écuyers sont venus prendre possession de leurs divisions. Les lieutenants d'artillerie forment une division; les lieutenants de cavalerie en forment une autre; nous, les sous-lieutenants officiers-élèves, deux; les élèves-officiers, deux également, et les aides-vétérinaires stagiaires, une. Chaque division a son capitaine-instructeur chargé des exercices militaires, et son écuyer chargé des exercices d'équitation. Les divisions de vétérinaires stagiaires et d'élèves-officiers ont pour écuyer un lieutenant ou sous-lieutenant sous-écuyer; toutes les divisions d'officiers ont pour écuyer un capitaine-écuyer.

D'ailleurs l'organisation du cadre de l'École est bien simple : un général commandant l'École; un lieutenant-colonel commandant en second; un major pour diriger le service administratif, ayant sous ses ordres un capitaine-trésorier et son adjoint; un capitaine d'habillement et son adjoint.

En dehors de ce personnel administratif, le cadre se partage entre trois services tout à fait distincts : instruction militaire, équitation, enseignement général (la « pompe »).

Chacun de ces services est sous la direction d'un chef d'escadrons : l'instructeur en chef a sous ses ordres neuf capitaines-instructeurs; l'écuyer en chef a sous ses ordres cinq capitaines-écuyers et cinq lieutenants sous-écuyers; le directeur des études est secondé par quatre professeurs, dont un sous-directeur des études : professeur d'art militaire et de topographie; professeur d'histoire et de géographie; professeur de sciences appliquées à l'art militaire; professeur d'allemand.

Le service vétérinaire est sous la direction d'un vétérinaire principal assisté d'un vétérinaire en premier, professeur de maréchalerie, et d'un vétérinaire en second pour la clinique des stagiaires et les soins des douze cents chevaux de l'École.

L'école de maréchalerie, dirigée par le vétérinaire en premier, professeur de maréchalerie, a comme moniteurs des sous-officiers et brigadiers maréchaux, ayant à leur tête un adjudant chef d'atelier.

L'arçonnerie est sous les ordres d'un capitaine ou chef d'escadrons d'artillerie, secondé par un adjudant chef d'atelier et par des sous-officiers et brigadiers moniteurs.

L'école de télégraphie est dirigée par un chef de section de télégraphie militaire, assisté de sous-officiers et brigadiers de cavalerie, moniteurs.

Les sous-officiers dits du cadre se divisent en deux catégories : les sous-maîtres de manège, portant la tenue des écuyers sans épaulettes, et attachés

au dressage; les titulaires, portant la tenue du cadre blanc et remplissant les fonctions de comptables.

Il ne faut pas que j'oublie les deux capitaines adjudants-majors qui, secondés de trois adjudants, sont chargés de la police du quartier et représentent l'épouvantail des divisions des élèves-officiers, aussi bien que de la troupe : en un mot, de tout ce qui habite les bâtiments de l'École.

Car nous sommes logés au quartier¹ et forcés de rentrer à onze heures du soir, à moins de permission de la nuit, ou sinon gare aux contre-appels.

Nous avons chacun une chambre, très sobrement meublée par les soins



L'École de cavalerie de Saumur.

du génie, avec tolérance toutefois d'en agrémenter le luxe de quelques tableaux ou d'un fauteuil plus moelleux. Car l'ameublement réglementaire se compose d'un lit avec rideaux, d'une table de toilette, d'une commode, d'un bureau, d'une chaise et d'un prétendu fauteuil, qui n'a de ressemblance que par ses bras, en bois, avec ce type de meuble confortable. Chaque chambre a une antichambre où l'on met le harnachement, les bottes et les malles. Toutes les portes ouvrent sur un corridor central, au premier étage comme au deuxième. Il y a quelques chambres à deux, mais j'ai préféré en prendre une à moi seul, pour être plus tranquille chez moi quand je voudrai travailler. On choisit sa chambre par ordre de classement de sortie de Saint-Cyr, je t'en donne avis. J'en ai pris une au premier étage, exposée au

1. Dans la nouvelle organisation, les sous-lieutenants officiers-élèves ne sont plus tenus à cette obligation.

midi, et je crois que j'y serai très bien. Nous avons un ordonnance pour trois, un cavalier de remonte, un *remontoir*, comme nous disons, et une femme de chambre, également pour trois. Ces femmes de chambre sont de braves duègnes, épouses de cavaliers de manège, dont le plus clair de la besogne est de bavarder dans les corridors, leur plumeau sous le bras. Du reste, leur rétribution est modeste : on nous retient à chacun, sur notre solde du mois, 3 francs pour la femme de chambre et 3 francs pour l'ordonnance.

Nous, les officiers-élèves, nous habitons l'aile gauche de l'École, et les élèves-officiers l'aile droite ; mais ceux-ci à raison de trois, quatre ou cinq par chambre et sans femme de ménage. Les mansardes sont bondées par la troupe.

Tous les officiers prennent leurs repas au mess ; les sous-officiers ont aussi leur mess. A ma table, nous sommes dix-sept, dont un croquo. C'est vrai, j'oubliais de te dire qu'il y a des « croquos », officiers étrangers qui vont faire leur cours avec nous ; il y a deux officiers suédois, un Serbe, un Japonais et deux Roumains. Le nôtre est un Suédois, sous-lieutenant aux hussards de Scanie, un beau garçon, qui est superbe avec son costume tout chamarré d'or.

Il est à peu près institué ici que toutes les fois qu'on tombe de cheval, ce qui s'appelle dans notre argot « prendre une tape » ou « ramasser un bouchon », on paye du champagne à toute la table.

Après le déjeuner on monte vite au troisième étage, où est la salle de café. On s'y retrouve tous, lieutenants d'artillerie, de cavalerie et sous-lieutenants. Une partie de dominos pour gagner ou perdre sa consommation, et vite il faut aller au travail. Car pour déjeuner et changer de tenue on n'a que de dix heures et demie à midi et demi, quelquefois midi et quart.

Le travail n'étant pas encore commencé, on nous a réunis pour nous faire choisir nos chevaux d'armes, sous la direction de nos capitaines instructeurs. Comme nous n'avons pas encore de chevaux attitrés, l'École met à notre disposition, pour l'année, un certain lot de chevaux qui deviennent nos montures pour le travail militaire.

Là encore on choisit par rang de sortie de Saint-Cyr, et, comme je n'ai pas eu un trop mauvais classement, j'ai pu avoir un très beau cheval qui vient des chevaux du manège et qui était très envié. Il a des lignes superbes, une silhouette de cheval anglais, bien charpenté et alezan doré, la robe de mes rêves. Il est bien un peu fatigué, c'est d'ailleurs pour cela qu'il a quitté le manège, mais je serais bien étonné s'il ne me faisait pas honneur dans les excitations. Et puis je le soignerai. Il s'appelle *Dartagnan*, tu vois que rien ne lui manque. Il trotte avec un plumet en trompette en s'ébrouant comme un cheval de 3000 francs ; il a un mouvement d'épaule superbe.

Moralité : mon cher, travaille ton classement pour choisir ton cheval et ta chambre, c'est déjà quelque chose, en attendant, que tu profites de l'ancienneté que ton numéro de sortie te donnera sur les autres.

Mais avant cela, un conseil : ne rate pas la basane. Tu n'en es encore qu'à ta première année de Saint-Cyr, n'oublie pas que c'est à Pâques qu'on trie les cavaliers au classement, et que c'est à la fin de l'année qu'on élimine le surplus du contingent.

Officier de cavalerie, cela vaut bien une année de pompe!

Là-dessus je te quitte pour aller ajuster mon harnachement à Dartagnan, car demain matin nous commençons le travail à six heures et nous n'aurons un instant jusqu'à six heures du soir.

Bien à toi,

ROBERT DE PRANCEY.

II

Saumur, 6 novembre.

Mon cher ami,

Tes reproches sont tout à fait immérités. Non seulement je ne t'oublie pas, mais, mieux encore, j'affirme que j'ai pensé à toi à tout instant de ma nouvelle existence, qui doit être la tienne dans deux ans, et je me promettais chaque jour de t'écrire mes impressions, sachant bien que tu étais désireux de les connaître. Seulement, je suis tellement fatigué que, sitôt que je m'arrête, je tombe de sommeil. Je suis obligé de me coucher à huit heures et demie, après avoir lutté de toutes mes forces avec ma théorie.

Enfin, j'espère me faire à cette fatigue physique. Et puis nous ne trotterons pas toujours sans étriers, il ne fera pas toujours un froid aussi désagréable et l'on finira par s'acclimater à cette succession ininterrompue de travail à cheval, travail à pied, gymnastique, escrime, théories et cours. Mais en attendant, tout cela ne fait que commencer.

Je suis absolument enchanté de mon cheval Dartagnan. Il me suit comme un chien. Il faut dire que je ne l'aborde jamais sans lui donner un morceau de sucre, que je prélève sur mon café. C'est sa rente. Il la connaît bien, et dès que j'arrive, il met le nez à ma poche ; un beau jour, il me la déchirera. Jusqu'à présent nous sommes très bien ensemble ; il est sage, quoique dur comme le diable au trot. Il a des réactions comme un ressort d'acier et je pile à des hauteurs prodigieuses, ce qui est pour une bonne part dans ma fatigue. S'il tentait de faire des défenses quand je pile ainsi sans étriers et en

bridon, je crois qu'il n'aurait pas beaucoup de peine à me décrocher. Mais nous sommes, comme je te le disais, dans de très bons termes, et je ne pense pas que nous en soyons amenés de sitôt à une séparation de corps et de biens.

Il faut que tu saches qu'il est bientôt minuit tandis que je t'écris. Je n'ai pu m'y mettre qu'à dix heures et demie, après avoir préparé une « colle » d'histoire militaire que je dois passer demain soir et ma théorie pour le travail du matin. Tu ne m'en voudras pas de t'avoir fait passer après elles, et tu seras un peu moins exigeant une autre fois, quand tu sauras l'emploi de notre temps.

Je t'écris bien tranquillement dans ma chambre ; bien tranquillement n'est pas le mot, car les camarades font un bruit infernal à côté, chez Lignac, qui est au piano, et son piano est juste contre notre mur mitoyen — une cloison en briques ! Ils chantent les *Dragons de Villars* à pleins poumons.

Revenons à l'emploi de notre temps. Tu jugeras. Je prends une journée quelconque.

Réveil à cinq heures. Malgré les accents joyeux de la trompette, au milieu du silence de la nuit, ce n'est pas bien gai à cette époque de l'année.

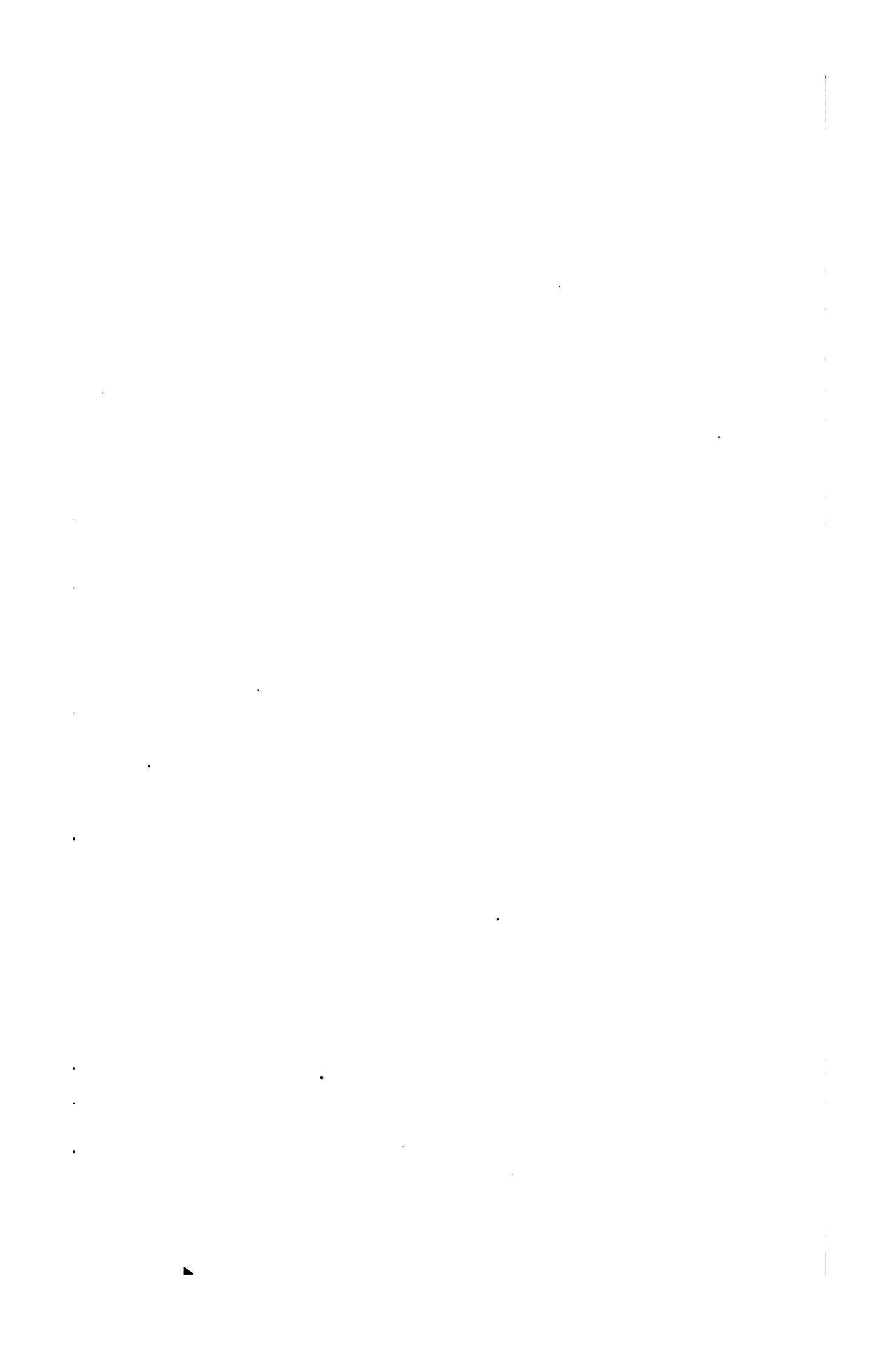
Comme le travail ne commence qu'à six heures, on a le temps de s'habiller — en grelottant — et d'aller prendre le café au buffet du mess. C'est très drôle de voir les mines endormies de tout ce monde qui envahit le buffet, les paresseux en finissant de se boutonner. C'est qu'il faut arriver à six heures précises au manège : une minute de retard est sévèrement punie. Et il faut traverser tout le Chardonnet en pataugeant dans les flaques d'eau, que l'on ne voit pas à cette heure-là.

Dans le manège, éclairé au gaz, les chevaux sont tenus par des cavaliers de manège. Piquées par le froid du matin, nos montures font le gros dos, sur lequel il va falloir se tenir en équilibre pendant une heure de reprise, livré à la merci de tous leurs bonds de gaieté. Le cou tendu, l'œil papillotant sous la lumière vacillante du gaz, ils respirent bruyamment, et l'air chaud qui sort de leurs naseaux fait des nuages de fumée dans cette atmosphère humide.

L'heure sonne, l'écuyer fait l'appel en désignant à chacun le cheval qu'il doit monter. On s'affermit de son mieux sur les selles anglaises, rases, sans étriers, glissantes comme de la glace ; on prend le bridon dans chaque main, et, au commandement de *marchez*, tout le monde essaye de se mobiliser suivant une ligne droite. Ce départ est généralement très houleux. En même temps qu'il faut faire de l'équilibre pour se maintenir en selle, il faut aussi se garer des coups de pied des voisins, car cela se traduit généralement par des gambades très amusantes pour les spectateurs, mais pas toujours drôles pour les exécutants.



Au manège.



Alors pendant une heure on pile consciencieusement dans des doublés, des voltes, des demi-voltes, des changements de main, etc. On reprend l'instruction équestre par le commencement.

Une heure ne semble pas bien longue en général ; je t'assure que cela paraît interminable quand on est sur un cheval qui ne fait que bondir, se défendre et chercher à vous désarçonner. J'avais l'autre jour Galatée : je ne te souhaite pas pareille petite fête. Heureusement que l'on ne monte pas toujours des Galatée. Mais je te parlerai de cela une autre fois, ce serait trop long. Il faudrait te décrire les chevaux de grande et de petite carrière, les chevaux anglais, les chevaux de pur sang, les chevaux de manège, les tarbes, les arabes, les sauteurs, les voltigeurs, etc.

Patiente, je ne peux pas tout te dire à la fois ; ce sera pour une prochaine lettre.

Le dernier quart d'heure de la reprise est consacré à la voltige et au sauteur dans les piliers ; c'est pour vous achever.

Après cela, si l'on n'est pas assoupli, il faut y renoncer, car il n'y a plus possibilité d'avoir de la raideur : on en sort moulu.

C'est au tour des camarades qui vous succèdent, car les manèges ne désemplissent pas de six heures du matin à deux heures et demie de l'après-midi.

A partir de cette heure-là jusqu'à six heures du soir, c'est le domaine des cours, des théories et des interrogations.

En sortant du manège, juste un quart d'heure pour se rendre à l'hippologie. On commence par étudier l'ossature du cheval sur un squelette qui, à cette heure encore indécise du jour, a un air macabre. Et il faut savoir tous les os, depuis les sus-nasaux jusqu'à la dernière vertèbre caudale, avec leurs apophyses, épiphyses et cartilages. On sort de l'hippologie à huit heures un quart, on a encore un quart d'heure pour se rendre au travail militaire. Deux bonnes heures à pivoter sur le Chardonnet, quel que soit le temps. Tu vois que je n'exagère pas en disant qu'on n'a pas le temps de souffler ; car c'est tout juste si l'on peut arriver au moment où le capitaine instructeur commence l'appel.

C'est là que je retrouve mon brave Dartagnan. Si seulement il pilait moins dur. Sans étrières, ses mouvements de steppeur ne sont réellement pas très appréciables.

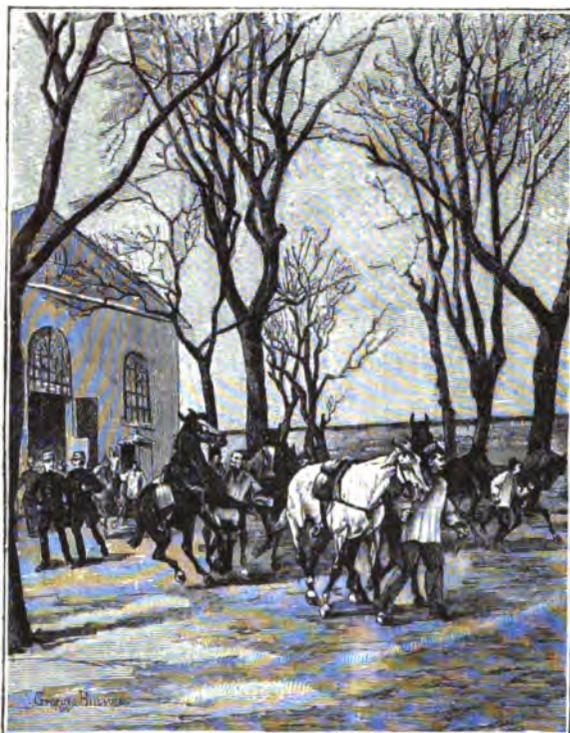
Au travail militaire, on reprend également l'instruction par le début. On se répartit par carrés et l'on commence par les assouplissements, mouvements des bras, flexions du rein, élévations des cuisses, etc. Heureusement que Dartagnan est droit comme un I ; car dans cette manœuvre il me fait sauter comme balle de lawn-tennis sur la raquette.

Quand on est instructeur, il faut rectifier les fautes, donner des

conseils sous la surveillance du capitaine, qui vous note d'après cela.

Le travail est coupé d'un quart d'heure de repos, pendant lequel on met pied à terre pour fumer une cigarette, en recevant stoïquement la pluie comme on l'a reçue à cheval.

Saumur est un joli pays, mais c'est un pot à eau. A cette époque-ci, il ne



La sortie du manège.

s'y passe pas une journée sans pluie, et il paraît que c'est ainsi jusqu'au mois de mai.

Quelquefois le travail à cheval ne dure qu'une heure et demie, et les trois autres quarts d'heure sont employés au travail à pied, où l'on passe alternativement de la gymnastique à la boxe, de la boxe au bâton, du bâton à l'école du cavalier à pied et au manie-ment d'armes, toujours en prenant chacun à son tour les fonctions d'in-structeur.

Quand dix heures et demie sonnent, le capi-taine prononce le sacra-mental et quelque peu

fallacieux : « Messieurs, vous êtes libres ! » et l'on va bien vite se changer avant d'aller déjeuner.

Je t'assure qu'il ne faut pas craindre les fluxions de poitrine pour faire ce petit métier-là. L'autre jour nous avons été trempés pendant quatre heures de suite : nous regardions toujours du côté du capitaine, mais il ne semblait pas s'en apercevoir. Du reste, il nous a dit : « On fait la guerre par tous les temps, il faut manœuvrer par tous les temps ; il faut être de fer, mes-sieurs, quand on est officier de cavalerie ». Alors Lignac, qui est très malin, tu le sais, a répondu tout bas : « Nous serons bientôt d'acier *trempe* ».

Le déjeuner est toujours très gai : c'est le bon moment de la journée. On se raconte les histoires de la veille et les émotions de la matinée.

Pour le travail journalier, tout le monde ici porte la culotte noire et les bottes à l'écuycère, même les sous-officiers. C'est l'uniforme de Saumur,

qui ne s'est emparé que de la moitié de l'individu ; car le haut du corps reste vêtu de l'uniforme du régiment. C'est même très baroque de voir des officiers et des sous-officiers de cavalerie légère vêtus de bleu-ciel par en haut et de noir par en bas.

A midi et demi on retourne au manège pour monter une autre catégorie de chevaux, toujours dans les mêmes conditions. Une heure de reprise, et on laisse la place à d'autres. D'une heure et demie à deux heures et demie, escrime : une leçon et un assaut.

De trois heures moins un quart à quatre heures, théorie avec le capitaine instructeur. Cette théorie est la bête noire. C'est le plus souvent une théorie pratique, car Saumur est avant tout une École d'application.

De quatre heures et demie à six heures, cours et interrogations : soit allemand, soit sciences appliquées, fortification, art militaire, topographie ou histoire militaire.

Les cours se font dans un grand amphithéâtre au fond duquel est un écran sur lequel on fait des projections lumineuses, ce qui permet de suivre plus facilement le professeur avec les plans d'ouvrages de fortification ou les plans de bataille, ce qui permet aussi de rattraper quelques minutes de sommeil dans la douce obscurité dont cette charitable invention enveloppe l'auditoire.

Seulement il ne faut somnoler que d'un œil, comme les gendarmes, parce que le professeur peut à son gré provoquer la lumière ou l'obscurité, et il ne faut pas se laisser surprendre.

Vraiment, je t'assure, on est bien excusable quand on se laisse aller ; songe que c'est la première fois qu'on est assis de toute la journée.

Les cours sont faits au point de vue de la cavalerie, et dans l'étude des campagnes c'est le rôle de la cavalerie qu'on recherche et que l'on commente. C'est très intéressant. Il y a un professeur d'histoire militaire qui est empoignant avec les affaires de la cavalerie de la guerre de 1870. Nous avons eu vraiment la mauvaise chance contre nous, pour ne pas réussir avec des dévouements comme ceux de nos cavaliers. C'est énervant d'entendre cela.

Je crois que dans la prochaine guerre messieurs les Allemands n'ont qu'à bien se tenir. Tiens, je ne demanderais qu'à partir avec mon vieux Dartagnan.

Enfin, à six heures, la journée de travail est terminée, et sur ce je te dis bonsoir. C'est insensé de m'avoir fait veiller si tard !

Bien à toi,

ROBERT DE PRANCEY.

III

Saumur, 19 décembre.

Mon cher ami,

C'est vrai que je ne t'ai pas encore décrit les différentes catégories de chevaux de l'École. Eh bien, je vais le faire aujourd'hui que j'en ai le loisir, car je suis à l'hôpital.

Ah ! ce n'est pas grave, mais c'est très douloureux, un simple coup de fouet. On appelle ainsi une détention de muscle, un petit effort.

Décidément je suis dans une mauvaise veine. Pourtant je dois m'estimer heureux, car j'ai de mes camarades qui ont eu des accidents sérieux. On ne s'en préoccupe pas beaucoup ici parce qu'on y est habitué ; néanmoins, une fracture ou un épanchement de synovie m'aurait beaucoup inquiété.

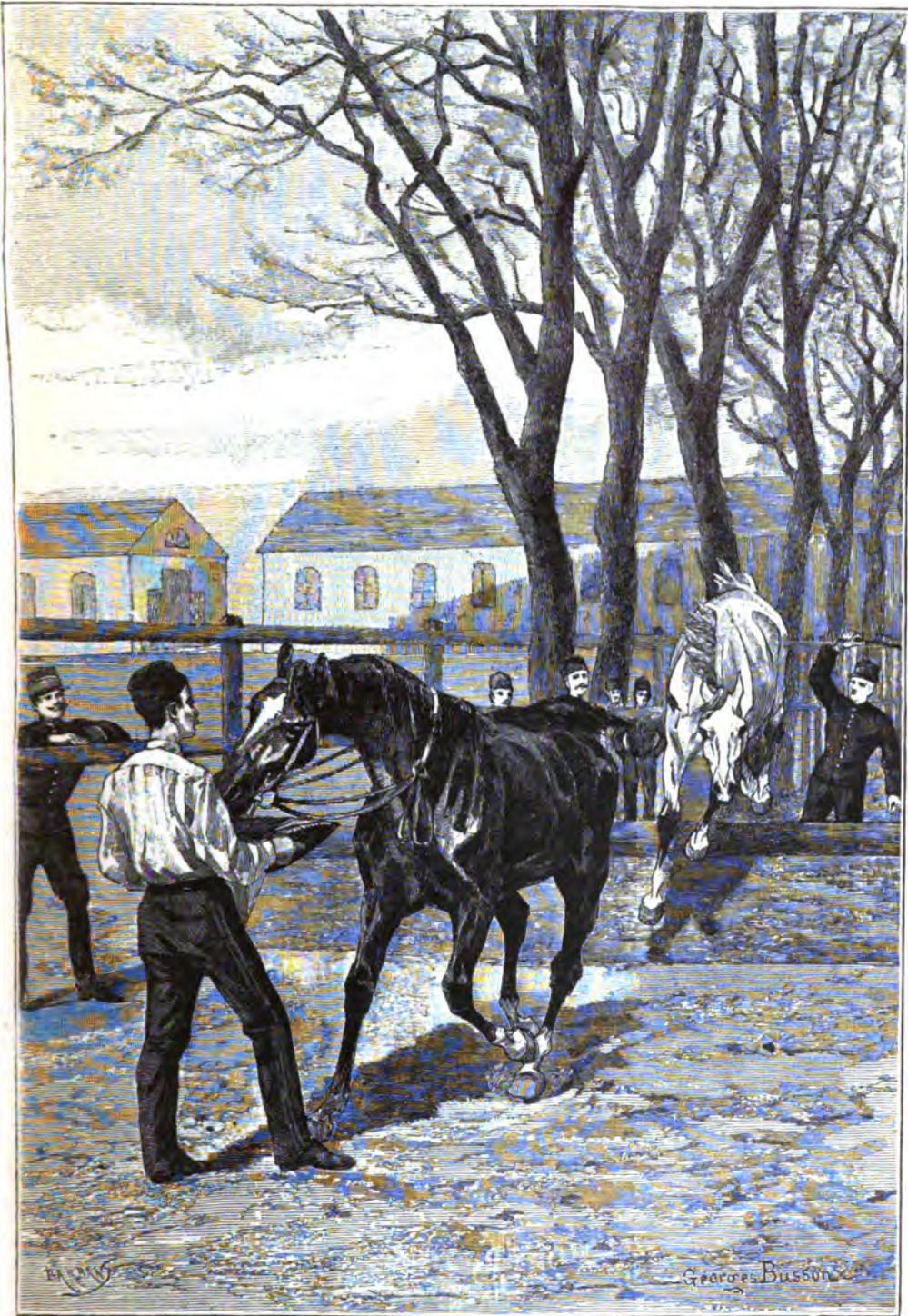
Mais je reviens au but de ma lettre, qui est de te faire connaître les différentes catégories de chevaux.

Tu connais déjà celle des chevaux d'armes qui nous servent pour les exercices militaires. Je n'ai donc à te parler que des chevaux du manège.

D'abord les *chevaux de carrière*, qui se divisent en chevaux de grande et de petite carrière. Ce sont des chevaux d'allures destinés principalement au travail à l'extérieur et au saut d'obstacles.

La grande carrière se compose de chevaux anglais de pur sang, trois quarts de sang et demi-sang. En dehors du type du pur sang anglais que tu connais, il y a des types magnifiques de hunters achetés en Angleterre : de grands chevaux bien charpentés, ayant un peu d'étoffe, mais très bien équilibrés, de solides gaillards fièrement campés sur leurs membres, dont les tendons et les muscles sont détachés comme par le ciseau d'un sculpteur ; c'est le type du cheval de fond et de service ; ils sont certainement moins élégants que les sveltes pur sang qui ont la finesse de race, mais plus imposants. Tu me trouveras peut-être exagéré ; que veux-tu, c'est mon type de cheval, le cheval de chasse par excellence, bâti en force, en résistance, sautant naturellement et, avec un peu de dressage, devenant très suffisamment souple et léger. Les chevaux normands, de la petite carrière, se rapprochent beaucoup de ce type-là ; mais ils ont une structure plus robuste, plus charnue et je les trouve trop près de terre, ce qui leur donne un air pataud.

C'est un plaisir de franchir des obstacles avec ces chevaux de carrière, qui sont droits comme un I et font leur saut avec une aisance parfaite. C'est d'ailleurs leur métier, qu'ils connaissent à fond.



Dressage des chevaux de manège sur le Chardonnet.



Ici il y a des steeple partout, sur le Chardonnet, près des écuries des chevaux d'armes, des obstacles un peu enfantins pour le travail militaire, un autre steeple entre des lices près des écuries du manège : un arbre, un talus, une douve, un mur et une haie. Tout à côté se trouvent des obstacles en cercle pour dresser les chevaux à la longe, un fossé, une barre, une banquette et un passage de route. Dans les prairies de l'infirmerie des chevaux, il y a un autre steeple avec des obstacles doubles. Enfin tout autour du grand terrain de manœuvre du Breil — une grande presqu'île en prairie entre la Loire et le Thouet — il y a des obstacles variés et une piste d'entraînement. Je ne compte pas les claies mobiles que l'on place à volonté dans n'importe quelle carrière pour débiter.

Les chevaux de manège proprement dits servent au travail de manège plus particulièrement à l'intérieur, quoiqu'ils soient employés au dehors comme les autres. Toutefois ils ne sortent pas du manège de tout l'hiver. Ce sont des chevaux de pur sang anglais, des arabes, des tarbes et des chevaux de différentes provenances. Ne sortant pas, ils sont déferrés, ce qui est déjà une sécurité pour leurs coups de pied.

Tous, admirablement mis, ils représentent les chevaux d'étude sur lesquels il n'y a pas une faute à commettre. La moindre pression de doigt sur les rênes est soulignée par un mouvement très accentué du cheval. Ils sont d'une finesse délicieuse. Le rêve serait d'avoir un cheval à soi aussi bien mis.

On les monte en selle française, c'est la tradition du manège, et, les jours de gala, les selles sont découvertes; elles apparaissent dans toute leur blancheur de peau de daim piquée de clous de cuivre, les crinières sont tressées avec des rubans assortis aux tapis de selle bleus, rouges, jaunes ou verts, une rosette de ruban décore le croupier, et les rênes sont en rubans : c'est très coquet.

Tous ces chevaux sont classés par robes, et les petits arabes blancs comme neige font un contraste très joli par leurs formes grassouillettes avec les élégantes et fines structures des pur sang anglais.

C'est un plaisir de monter ces chevaux-là.

Les mieux mis, incontestablement, sont les chevaux des écuyers, et tout le monde se précipite à leur reprise, qui a lieu tous les jours à dix heures.

Dans tous les manèges il y a des tribunes, qui sont toujours bondées de visiteurs. On y est tenu de garder le silence, de ne pas fumer et de rester découvert.

Ce qui intrigue le plus les gens qui ne connaissent pas Saumur, ce sont les deux piliers rembourrés qui se dressent à l'extrémité de chaque manège, comme deux points d'interrogation.

A la fin de chaque reprise, un sauteur vient s'y incruster, et l'on va à

tour de rôle se mesurer avec lui. Les sauteurs sont de gros chevaux très avoinés, qui ont des muscles d'athlètes, qu'ils sont. Une fois le patient superposé sans étriers et sans rênes, l'écuyer fait un signe, et le cheval commence à se démener comme un bon diable, en alternant des pointes, des ruades, des écarts, des sauts de mouton, jusqu'à ce qu'il ait décroché son cavalier. Pendant toute cette lutte il a l'air d'un animal sauvage accompagnant ses efforts de véritables cris de bête fauve, et aussitôt qu'il vous a désarçonné, le voilà figé des quatre pieds, vous regardant par terre avec



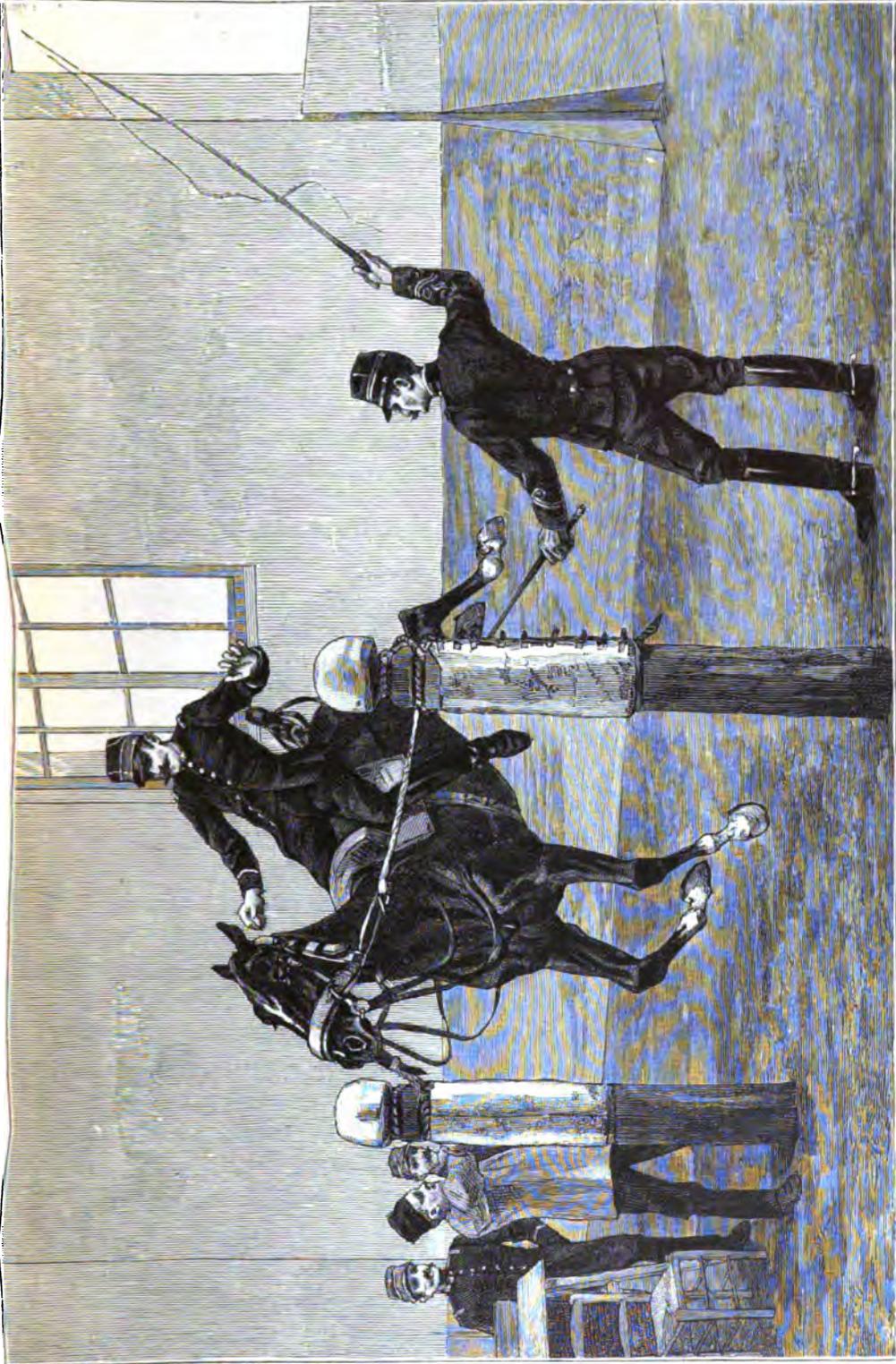
Sauteur.

un air de dédain et tendant malicieusement le cou à la caresse qui est son dû.

Le public est généralement très épeuré de ces scènes, qui se terminent toujours par des chutes plus ou moins grotesques, mais sans accident.

En même temps a lieu la voltige sur des chevaux au galop ou de pied ferme, à l'autre extrémité du manège. On saute à genoux, debout, en dame, face en arrière et alternativement face en avant, ce qui s'appelle faire les ciseaux, on franchit le cheval à droite et à gauche. Mon cher, nous rendrions des points aux écuyers du cirque.

Le manège possède encore une autre catégorie de chevaux : les chevaux de dressage, qui sont chargés d'alimenter toutes les catégories précédentes, plus celle des chevaux d'armes. Nous en avons chacun un à débourrer. Je ne suis pas trop mal tombé, j'ai un petit cheval limousin qui a beaucoup de moyens. Il est chaud en diable, et comme pour l'instant nous ne nous



Sauteur dans les piliers.



occupons que de régulariser leurs allures, je fais uniquement des luttes d'équilibre avec ses déplacements quand il se détraque. Il me tâte très vertement par instants.

« Allons, messieurs, du calme ! du calme ! » dit toujours notre écuyer.

Évidemment ce sont des bonds de gaieté plutôt que de malice, mais il n'en est pas moins vrai que c'est toujours dans le but de se débarrasser de leur cavalier, ou cela y ressemble beaucoup, dans tous les cas cela revient absolument au même.

Après chaque séance, notre écuyer nous demande nos impressions sur notre dressage et nous donne des conseils pour le mener à bien. Il en revient toujours à dire :

« Messieurs, ce sont des enfants avec lesquels il faut être doux et patient ; vous êtes un peu jeunes pour avoir des qualités de père de famille, et cependant il est indispensable d'agir de cette façon-là ! »

J'oubliais de te parler des rogneux ; mais je te les ai déjà dépeints : ce sont des chevaux difficiles remis en dressage. Tous chevaux de grands moyens, mais qui ne se livrent pas toujours.

Tu connais maintenant les catégories de chevaux aussi bien que moi.

Les écuries du manège sont très belles et très curieuses à visiter. Chaque cheval a au-dessus de sa tête une étiquette indiquant sa date de naissance et ses parents, beaucoup ont avec cela leurs décorations, c'est-à-dire d'autres étiquettes en forme de fers à cheval, relatant leurs victoires sur les hippodromes. Car beaucoup ont couru soit avant, soit depuis leur entrée à l'École. C'est même une des merveilles du dressage de Saumur, de faire d'un même cheval un animal aussi souple, aussi raccourci au manège, qu'il est vite et droit sur la piste d'entraînement.

L'entraînement est une des leçons de l'équitation, et pour ce faire, on engage des chevaux dans les courses qui se passent à Saumur ou près de Saumur, et les officiers qui doivent les monter les préparent progressivement sous la direction d'un écuyer. Bien entendu, ce sont les poids légers qui peuvent y prétendre ; ma respectable stature m'enlève tout espoir de ce côté, je me rattraperai dans les rallyes.

Ce cheval à deux fins, si diamétralement opposées en apparence, est un triomphe de dressage, et il est facile de se rendre compte que le cheval le plus assis qui paraît même en arrière de la main, est toujours au contraire tout prêt à s'échapper en avant à la première sollicitation des jambes ; tous ont énormément de perçant.

Il ne faudrait pas croire pour cela qu'ils sont lourds à la main, tout au contraire ; mais, dressés à céder par le mouvement en avant à toute action de jambe, ils détendent leurs allures dès qu'on leur tend un peu la main.

Je viens de te donner là tout le secret de la méthode d'équitation actuelle-

ment professée à l'École. C'est, comme tu le vois, un juste milieu entre l'équitation anglaise avec le point d'appui exagéré sur la main, ce qui fait qu'on porte son cheval, et l'ancienne équitation française qui mettait les chevaux plutôt en arrière de la main. Et, s'il est vrai que *in medio stat virtus*, on a trouvé la vertu équestre.

Certainement, parbleu, qu'il faut avoir un cheval appuyé pour galoper



Écuries du manège.

en course, et un cheval qui resterait engagé de l'arrière-main n'aurait pas de chasse ; mais c'est joliment ennuyeux, dans l'usage ordinaire, d'avoir un cheval qu'on ne peut pas ramener et qu'il faut porter à pleins bras à moins d'avoir un treuil.

Eh bien, les chevaux de Saumur qu'on a légers et très engagés sous soi au manège, dès qu'on leur rend un peu et qu'on leur prête le point d'appui, se détendent à merveille et se reprennent aussi facilement. C'est superbe !

« Messieurs, il faut agir sur vos rênes comme si vous aviez dans les mains des tubes de verre fragiles et dans les bras des ressorts mollement trempés. Toute action de jambe doit produire le mouvement en avant, et, si la main s'y oppose, la hanche opposée doit céder pour maintenir en toute circonstance le principe de la sollicitation en avant. »

Voilà tout le secret!

En tout cas cette équitation très simple et surtout très pratique répond admirablement au but militaire. Il nous faut des chevaux très maniables dans la manœuvre qui précède le combat, et susceptibles de se détendre énergiquement dès que l'on commande : « Chargez! »

Ne va pas imaginer ce que l'on croit généralement, c'est que l'on fait ici de la haute école comme on en voit au cirque. Il est au contraire absolument interdit de faire du « zist », comme nous disons, même aux écuyers, qui cependant s'offrent de temps en temps quelques foulées de passage.

Pas de chevaux battant du tambour comme des lapins savants, marchant sur trois pattes ou reculant au trot, etc. ; mais des chevaux admirablement mis, légers comme des gazelles et toujours prêts à filer en avant ; des chevaux exécutant une reprise aussi bien à faux que juste, l'épaule en dedans, l'épaule en dehors, les hanches en dedans ou en dehors sur le cercle le plus serré, donnant des changements de pied, du tac au tac — quand on est assez habile pour savoir les leur demander juste — avec un *brillo di primo cartello*.

Dominant tout cela, une équitation hardie qui est le fond de notre métier, mais une équitation hardie qui reste fine et pas du tout celle du casse-cou qui mène les chevaux et va toujours à tombeau ouvert. Belle malice, il n'y aurait pas besoin de savoir monter à cheval, on n'aurait qu'à être audacieux.

Notre capitaine-écuyer nous a dit que le but et la progression du dressage pouvaient se résumer en trois mots : « Calme, Droit et En avant ».

A bon entendeur salut.

ROBERT DE PRANCEY.

IV

Saumur, 16 mars.

Mon cher ami,

Si je ne t'ai pas écrit depuis si longtemps, c'est que je travaille le plus possible pour ne pas perdre de rangs au classement de sortie, qui bouleverse

bien souvent le classement de Saint-Cyr, parce que naturellement le cheval a une importance qui prime les autres branches d'instruction, bien que l'on ait équilibré les coefficients de manière que l'instruction militaire, l'instruction équestre et l'instruction générale aient la même influence. Il est facile de comprendre que pour l'instruction militaire et pour l'instruction générale surtout, nous avons tous les mêmes notes à peu de chose près, les écarts sont très minimes, tandis qu'en instruction équestre les différences de notes, qui sont beaucoup plus considérables et qui s'augmentent en se multipliant par le coefficient, ont une influence relative prépondérante.

Le classement de sortie ne change rien à notre rang d'ancienneté qui nous est donné par le numéro de Saint-Cyr, mais il détermine l'ordre dans lequel on choisit les régiments, ce qui est beaucoup.

Hier nous avons fêté le *demi-tour*, comme à Saint-Cyr. Jusqu'à présent nous avons compté les jours qui passaient, maintenant nous allons compter les jours qui restent à faire avant le pékin de bahut !

Toutes les divisions fêtent le demi-tour et c'est un tapage épouvantable ! On ne se contente pas de retourner le calendrier, on fait faire demi-tour à tout ce qui tombe sous la main. A notre table, nous avons pris la nappe par les quatre coins et nous avons fait faire un demi-tour vertigineux au couvert — nous payerons la casse. En sortant du mess, nous avons fait faire demi-tour à tous les pékins que nous avons rencontrés ; ils s'y sont prêtés, d'ailleurs, de bonne grâce. Nous avons fait faire demi-tour aux chevaux de fiacre en les attelant à l'envers dans les brancards et nous avons fait rétrograder un omnibus qui allait à la gare ; les voyageurs étaient affolés, ils croyaient à un pillage de diligence ; il y avait un commis voyageur qui a voulu nous faire un discours patriotique, il a été conspué ; il a d'ailleurs fini par rire quand nous avons offert des voitures à tous les voyageurs qui n'avaient pas protesté. Il y a quatre canons sur affût dans la cour d'honneur, nous leur avons fait exécuter le demi-tour, au grand désespoir de l'adjudant-major. Plus que cent soixante jours !

Allons, tu vas encore me dire que j'évite de répondre à tes questions. Me prends-tu pour un archéologue ?

Tout ce que je sais, c'est que les bâtiments les plus anciens portent la date de 1771 et qu'ils ont été créés pour les *carabiniers de Monsieur*, qui ont été les fondateurs de la première école de cavalerie en France. Avant cela, il n'y avait que des manèges d'instruction improvisés par les colonels de quelques régiments de cavalerie. C'est Choiseul qui, pour uniformiser l'instruction *équestre* dans la cavalerie, créa cinq écoles en France, mais naturellement ces écoles divergèrent dès le premier jour. Un an après, il fit un concours entre ces différentes écoles, et les carabiniers de Saumur

eurent la palme. Dès lors on supprima les autres, sauf toutefois Lunéville, qui subsista concurremment avec Saumur.

Voilà la véritable origine de l'École de Saumur. Maintenant, si tu veux remonter plus avant, tu trouveras à Saumur même toute une série de traditions équestres qui établissent très nettement que cela a été de tout temps un pays de cheval.

Il s'y est tenu plusieurs *pas d'armes*, *tournois* et *carrousel*s, qui, sous la féodalité, tenaient lieu de critérium pour les jeunes gentilshommes, à l'instar



Carabiniers de Monsieur et gendarme rouge.

des écoles actuelles, et portaient même le nom d'*écoles de prouesses*. L'Anjou a longtemps tenu la haute direction de l'équitation en France, et les jeunes seigneurs de tous les pays y étaient amenés par leurs écuyers pour y gagner leurs éperons de chevalier.

L'Anjou peut même être considéré comme le berceau de l'équitation française, car c'est en Anjou que MM. de Sourdes et de Pluvinel, qui en sont les créateurs, ont professé tout d'abord les principes qu'ils étaient allés chercher des écuyers italiens et qu'ils ont transformés pour en faire la base de notre équitation nationale, dont leurs successeurs ont parachevé le particularisme.

Car, tu sais, ou plutôt tu ne sais pas encore que notre équitation nous

vient des Italiens, qui ont été les premiers à s'occuper de dressage aussitôt qu'on a renoncé aux chevaux bardés de fer. Mais ce dressage à coups de cravache, voire même de bâtons armés de molettes d'éperons, était bien loin de notre manière d'aujourd'hui. En somme, le dressage du cheval et l'instruction équestre du cavalier étaient deux choses absolument séparées et indépendantes. Le cheval était dressé non monté, et toute l'instruction du cavalier consistait à savoir se maintenir en selle sur un cheval dressé de la sorte, et de tâcher de lui faire exécuter ce qu'on lui avait appris, en répétant avec sa cravache les signes analogues aux coups de trique qui avaient fait son éducation.

L'équitation française n'est pas un schisme, ce serait tout au plus une greffe. Bien mieux, c'est une rénovation, car son principe, dès ses premiers représentants, est diamétralement opposé à la méthode italienne. Il a pour but, au contraire, de rechercher l'entente la plus intime entre le cavalier et le cheval, au lieu d'en faire deux pièces préparées séparément et pourtant destinées à s'emboîter.

Ce M. de Pluvinel, qui fut écuyer de Henri IV et qui a surtout marqué comme écuyer de Louis XIII, pour lequel il a écrit un des premiers traités d'équitation qui aient paru en France, est le fondateur des académies d'équitation dans notre pays. C'étaient des académies civiles, qui néanmoins dirigeaient l'enseignement équestre des officiers qui y faisaient leur apprentissage en qualité de gentilshommes. Et comme à ce moment-là il y avait à Saumur une Université protestante très importante où figuraient beaucoup de jeunes étrangers de grande famille, il y avait aussi une académie d'équitation, où les principes de Pluvinel étaient très suivis.

Les guerres de religion dispersèrent l'Université, mais l'académie d'équitation résista à la débâcle en traversant des fortunes diverses, jusqu'au jour où elle fut éclipsée et totalement effacée par le manège des carabiniers, qui devint le modèle de l'armée.

Comme je te l'ai dit, ce fut la première école de cavalerie en France, ou, pour mieux dire, la première école d'équitation, car ce n'est que plus tard qu'on songea à unifier autre chose que les principes équestres. Ce sont, d'ailleurs, les carabiniers eux-mêmes qui ont étendu leur monopole en créant un cours d'hippiatrique et une école de maréchalerie.

La Révolution vint bouleverser cette institution qui promettait si bien, et pendant toute la période de guerre, jusqu'en 1815, Saumur a été veuve de son École.

Le manège de Lunéville, rival de Saumur, était réservé aux gendarmes rouges, qui y tenaient garnison. Mais au-dessus de tout cela planait le manège de la maison du roi, le manège de Versailles, sanctuaire de la grande équitation française, ayant pour succursale l'École des pages.

Toutefois, à proprement parler, c'était le manège des carabiniers qui se rapprochait le plus d'une école de cavalerie.

En 1793, pour suppléer à Saumur, devenu désert par le départ des carabiniers, on créa l'*École d'instruction des troupes à cheval*, qui fut installée à Versailles, après avoir failli venir à Saumur. Cela s'explique par l'attraction du soleil, et je t'assure que malgré l'amabilité des Saumurois, nous céderions très volontiers au déplacement de notre planète pour nous rapprocher de l'orbite solaire. Versailles serait le rêve..., à cause de la proximité de Paris, bien entendu.

Sous le premier Empire, l'École de Saint-Germain fut créée comme *École spéciale de cavalerie*, et cela dura jusqu'en 1815.

A cette date, l'École de cavalerie fut réinstallée à Saumur pour y rester définitivement, sauf une interruption de quelques mois, en 1824, provoquée par la conspiration du général Berton, dans laquelle quelques élèves avaient trempé, ce qui fit transporter le personnel à Versailles à l'ancien établissement.

Mais, à partir de 1825, Saumur devient l'École de la cavalerie, École royale, puis impériale, et, après 1870, École d'application de cavalerie, monopolisant tout ce qui se rapporte à notre arme. Il y avait même un haras d'étude, qui a disparu en 1874.

Cette École de Saumur est une institution si bien vivante et productive, que quiconque la visite en emporte une impression très flatteuse.

C'est presque journellement que des officiers étrangers, en dehors de ceux qui en suivent les cours, viennent en étudier l'organisation. Il n'y a rien qui en approche dans les autres pays, où les écoles de cavalerie sont restées des écoles purement d'équitation, tandis que la nôtre est avant tout une école d'application où s'élabore et s'analyse tout ce qui touche la cavalerie.

Depuis 1815, l'École de cavalerie de Saumur a eu successivement à sa tête les généraux *de la Ferrière, Latour-Foissac, Gentil Saint-Alphonse, Oudinot, de Laitre, de Morell, de Brack, de Prévost, Bordan de Russé, de Goyon, de Rochefort, Bruno, Crespin, Michel, Thornton, L'Hotte*, les colonels *Des Roys, Danloux*, qui resta à sa tête comme général jusqu'en 1889. Elle est actuellement sous les ordres du général *Jacquemin*.

Les officiers ou écuyers civils qui ont successivement dirigé l'enseignement équestre à partir de cette même date de 1815 sont MM. *Ducroc de Chabannes, Cordier, Renaux, Champet, Jean Rousselet, de Novital, d'Aure, Guérin, L'Hotte, de Lignières, Dutilh, Piétu, de Bellegarde, de Piolant*.

Toutes les innovations se rapportant à la cavalerie, comme toutes les méthodes d'équitation, y ont été successivement étudiées, commentées et expérimentées. Et l'enseignement de Saumur, suivant la poussée des

différentes vogues équestres, a subi les changements les plus opposés pour en arriver à l'équitation simple et pratique qui s'y professe aujourd'hui.

L'écuyer en chef peut être à juste titre considéré comme une personification de l'enseignement équestre dont il a la direction ; mais, si la fusion des idées est à peu près réalisée maintenant dans le corps des écuyers, à quelques nuances près, il était loin d'en être ainsi il y a seulement plusieurs années. Il y avait, outre les deux camps de l'équitation de sport et de l'équitation assise, les partisans de d'Aure et ceux de Baucher. Les noms de d'Aure et de Baucher représentent en effet les pôles antagonistes du grand schisme qui a partagé en deux camps ennemis la génération qui nous a devancés.

Actuellement ces rancunes, calmées par des concessions réciproques, effacées par d'autres tendances, n'existent plus qu'à l'état de légende.

Mais ce fut une véritable guerre, qui fit un instant diversion à la tradition de la vieille équitation française et arrêta le progrès de la méthode nationale dans le sens pratique, en créant des hésitations sur le parti à prendre.

Il faut convenir que si le manège de Versailles avait atteint le *nec plus ultra* comme finesse d'équitation de manège, il n'avait rien fait dans le sens de l'usage pratique du cheval, et, dans ce sens, tout était à faire, surtout si l'on se place au point de vue d'une école de cavalerie dont le but doit être d'enseigner à se servir du cheval à l'extérieur, du moins tant que l'on ne fera pas la guerre dans un manège.

C'est curieux combien les préjugés sont difficiles à déraciner et combien il est difficile aussi de faire prendre les idées les plus simples et les plus logiques. Ainsi il n'y a pas très longtemps que l'on a admis à Saumur la possibilité d'aptitude d'un cheval aux deux services du manège et de l'extérieur. Il y avait avant cela deux catégories de chevaux très tranchées : les chevaux de carrière, pour le travail à l'extérieur ; les chevaux de manège, pour le travail au dedans, et ceux-ci ne mettaient jamais les pieds dehors.

Il y avait même deux équitations : une pour le dedans et une pour le dehors. Les chevaux de manège étaient très assis, presque en dedans de la main, et les chevaux de carrière, au contraire, très appuyés sur la main. Le moyen terme que l'on a pris, en demandant au cheval d'être toujours prêt au mouvement en avant, tout en étant très docile à la main, répond incontestablement mieux à l'équitation militaire et réalise cette fusion d'aptitudes qui devait s'imposer comme but.

C'est très heureusement que Saumur est entré, pour toutes les autres branches de l'enseignement, dans cette voie pratique de simplification, en élaguant toutes les théories superflues, accessoires ou non indispensables,

qui faisaient autrefois la gloire des spécialistes, mais avaient pour résultat de surcharger et d'embrouiller l'intelligence des élèves.

Autrefois on apprenait par cœur les règlements militaires, et non seulement il fallait les réciter littéralement en se livrant à toutes sortes de tours de force de mémoire, tels que citer les alinéas dans l'ordre inverse, etc., mais encore on commentait, et il fallait lire entre les lignes,



Le commandant Rousselet, ancien écuyer en chef.

ce qui amenait, bien entendu, les interprétations les plus opposées. Et l'on était convaincu d'avoir fait ainsi œuvre d'intelligence.

Aujourd'hui on apprend l'esprit du règlement qui est la direction imposée, et on laisse de côté la lettre. L'unité d'enseignement s'en est pas moins réalisée, mais elle vise le but au lieu d'envisager les moyens. Comme par le passé, il est nécessaire de ne pas embrouiller ceux qu'on instruit en leur expliquant les mêmes choses différemment; mais au lieu d'imposer aux instructeurs une leçon à réciter, on leur recommande l'idée, qu'ils

doivent expliquer de leur mieux, et l'on a soin de maintenir le plus possible le même instructeur aux mêmes gens à instruire.

On a de même simplifié l'enseignement équestre à donner à nos cavaliers, en le limitant à l'usage pratique, en laissant de côté la recherche d'une finesse d'équitation qui n'est pas de leur fait.

De plus, l'instruction équestre de l'homme de recrue est une instruction surtout individuelle, tandis qu'autrefois on s'attardait à une régularité d'ensemble qui ne garantissait rien au point de vue de la régularité d'exécution de chacun, bien au contraire.

Avec la réduction du service militaire, il faut aller vite et bien, et il n'y a qu'un moyen d'y arriver, c'est de supprimer tout ce qui n'est pas nécessaire.

Or le cavalier a besoin avant tout de savoir manier son cheval et ses armes avec adresse, pour les cas où il sera isolé; mais, dès qu'il est en troupe, il n'a plus qu'à savoir rester en ordre et à suivre son chef; l'instruction ne s'adresse plus qu'aux cadres.

Voilà encore un progrès accompli, dans le sens pratique, par notre nouveau règlement, qui, bien entendu, reste perfectible encore dans le sens de cette simplification.

Mais je me laisse entraîner

A bientôt,

ROBERT DE PRANCEY.

V

Saumur, 15 mai.

Mon cher ami,

Nous avons pris le service d'été, c'est-à-dire que le travail commence à cinq heures du matin, et il fait déjà une chaleur accablante. Qu'est-ce que ce sera au mois de juillet?

Il y a surtout une heure terrible à passer, c'est notre reprise de dressage, qui a lieu de midi à une heure.

On ferait si bien la sieste après le déjeuner. Au lieu de cela, il faut aller se faire secouer par ces petits chevaux de dressage, qui sont enragés maintenant. Le mien, décidément, fera un très bon cheval, il a une vigueur très remarquable. Quoique non tracé, il doit être très près du sang, le voilà déjà un peu sorti de ses formes de poulain, sa silhouette se dessine. J'ai été très longtemps avant de pouvoir lui faire prendre un trot à peu près

soutenu, mais maintenant il se livre très bien. De temps en temps il a bien quelques bonds de gaieté qui rompent le rythme régulier ; mais il est si amusant ! C'est bien dommage qu'il fasse si chaud en ce moment, ça gâte tout le plaisir.

Nos journées sont vraiment très rudes. Trois fois par semaine nous avons le matin cinq heures de service en campagne, de cinq à dix.

Le travail à cheval reprend à midi jusqu'à deux heures, avec une demi-heure d'escrime pour brocher là-dessus.

C'est très dur de se tenir éveillé, après cela, aux cours qui durent de trois à six heures.

Cependant les jours de service en campagne sont notre grande distraction, c'est encore préférable à l'école de régiment sur le Breil, après une reprise de carrière, où l'on a sauté une vingtaine d'obstacles avec des chances plus ou moins diverses, suivant les chevaux que l'on a montés.

Cette école de régiment est mortelle. Toutes les divisions sont réunies dans la vaste prairie du Breil, et manœuvrent sous le commandement des capitaines, qui prennent à tour de rôle les fonctions de chefs d'escadron, lieutenant-colonel et colonel. Les lieutenants d'instruction ont celles de capitaines commandants et de capitaines en second ; les sous-officiers et nous, celles de chefs de peloton. On forme un régiment ayant pour premier escadron les lieutenants, pour deuxième les sous-lieutenants, pour troisième et quatrième les sous-officiers.

Ces mouvements au petit trot réglementaire, sous un soleil de plomb, sont assommants comme tu n'en as pas idée. Heureusement que le terrain est parfait, moelleux et bien herbé ; il n'y a de la poussière que dans la région des obstacles, qui est plus fréquemment piétinée ; mais alors là c'est un nuage, et ce n'est pas bien drôle quand il faut sauter en colonne et sabrer au poing. A partir du deuxième échelon on ne se voit plus et l'on voit encore moins les obstacles. L'autre jour il y a eu une bousculade homérique de chevaux, d'hommes et de sabres à faire pâmer Gustave Doré. Des contusions, mais personne de cassé.

Ce terrain de manœuvre du Breil, enveloppé par les deux rivières de la Loire et du Thouet, a plus de 1200 mètres de long sur 900 de large ; mais il est absolument dépourvu d'arbres, sauf quelques maigres petits arbustes autour de la maison du garde, située au bord de l'eau, et auprès de laquelle on va faire le repos et se désaltérer avec un excellent petit vin blanc mousseux, très agréable, mais un peu traître.

On envoie chaque année de Poitiers une batterie d'artillerie à cheval pour manœuvrer avec nous pendant les trois derniers mois de l'année ; elle vient d'arriver et prend part à nos manœuvres sur le Breil et à l'extérieur. Ces artilleurs sont étonnants, ils passent partout où nous passons, et

ils sont aussi mobiles que nous, ils ne nous lâchent pas d'une semelle.

Ils sont splendides quand ils se portent en avant au galop pour se mettre en batterie et tirer quelques salves, qui doivent préparer notre charge. En arrivant sur l'emplacement choisi, les servants qui galopent derrière les pièces, sautent à terre comme s'ils tombaient de cheval, les attelages disparaissent et en un clin d'œil les premiers coups de canon saluent l'ennemi, qui est représenté par des cavaliers portant des fanions. Le tir est réglé en une minute, « à la fourchette », comme ils disent : un coup court, un coup long et une salve, puis deux, puis trois, s'ils ont le temps.

Pendant ce temps-là nous nous avançons au galop, en ligne ou en échelons, et le sabre au clair. Au commandement « Chargez ! » répété par tout le monde, tous les corps se penchent en avant, les sabres s'allongent, et les chevaux sont lancés à toute allure. Il faut voir l'escadron des officiers-élèves, c'est une trombe.

Quand les manœuvres sur le Breil sont agrémentées de ces petits incidents, ce n'est pas trop ennuyeux, et cela vaut mieux que l'école de peloton sur le Chardonnet, mais on n'a pas toujours la distraction qui nous a été offerte hier.

La batterie était du côté de l'ennemi, notre escadron a été chargé de l'enlever : une charge en fourrageurs contre les pièces et une charge en ordre compact contre le soutien, qui était un peloton de lieutenants.

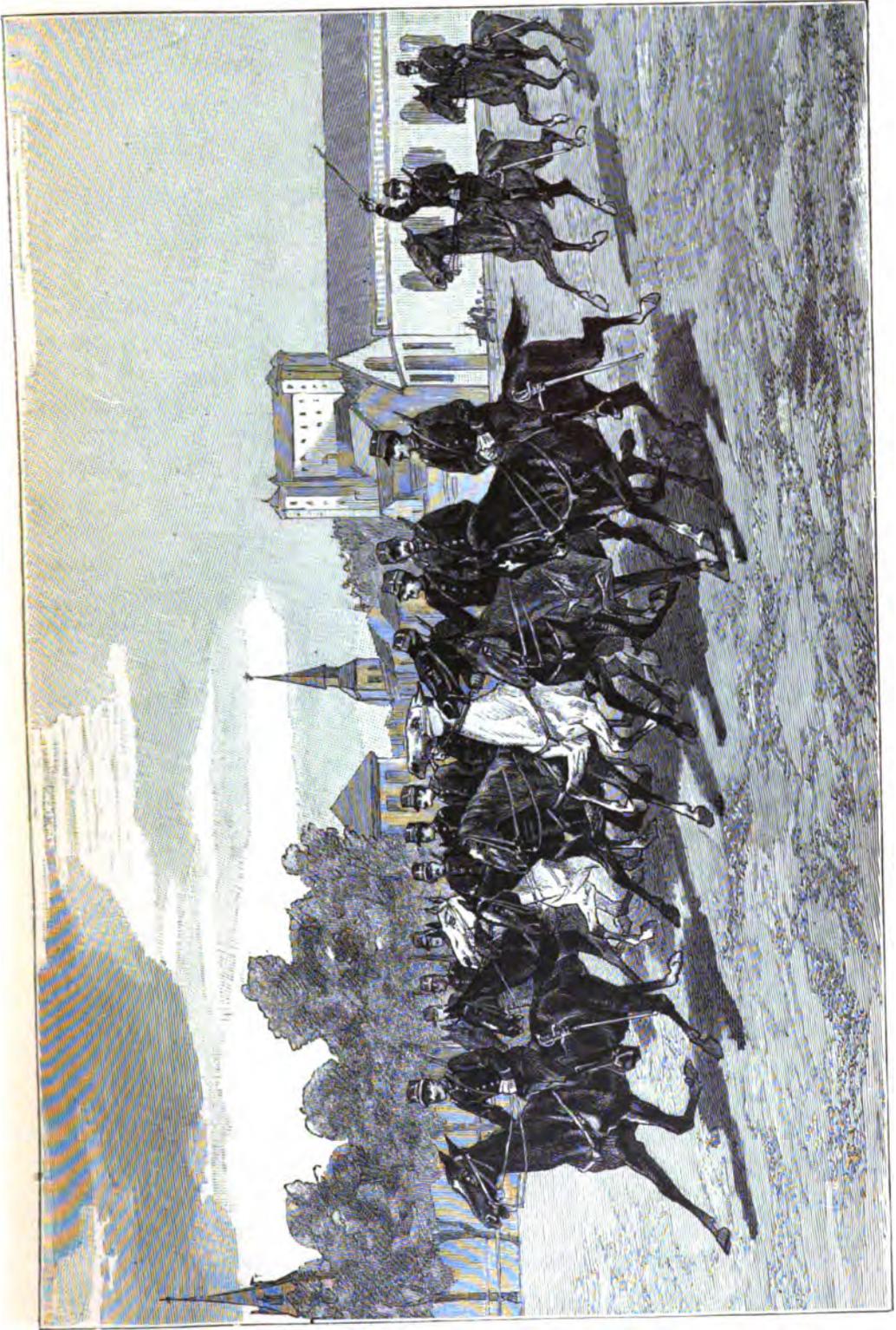
J'étais des deux pelotons qui ont chargé en fourrageurs. Nous nous sommes avancés le plus près possible à couvert, et alors nous nous sommes dispersés pour pénétrer les pièces et arriver jusqu'aux attelages pour les sabrer.

Nous aurions bien reçu quelques coups de mitraille ; mais, tirés au vol comme cela, ils ne nous auraient probablement pas fait beaucoup de mal. Le véritable danger, à mon avis, est la traversée des pièces. Car, dès que les servants nous ont vus prendre le galop de charge, ils se sont blottis sous leurs canons et ils nous ont salué d'une pétarade de coups de revolver, qui auraient abattu certainement plusieurs cavaliers. Quant à nous, il ne nous eût été guère facile de leur faire du mal en passant, ce n'était pas commode de les pointer là-dessous.

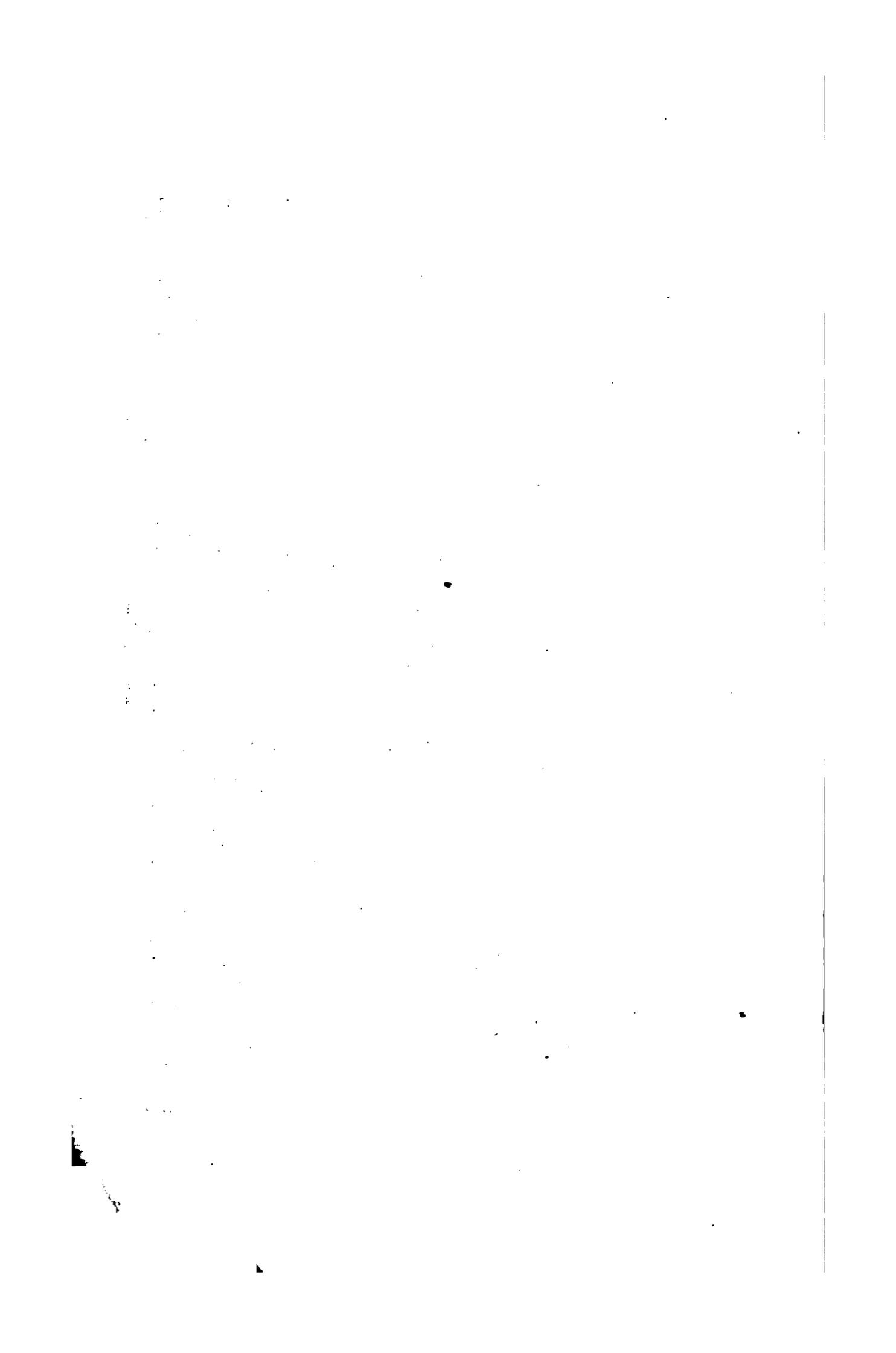
Mais les attelages n'avaient pas eu le temps de se garer en se mettant entre les voitures, et il y'aurait eu bien des chevaux éventrés. La batterie aurait été certainement immobilisée.

Pendant ce temps le soutien s'était porté au-devant de l'attaque en ordre compact pour éloigner le combat de la batterie, mais il est probable qu'il eût été refoulé malgré son dévouement.

Les officiers de la batterie nous ont dit que leurs hommes avaient été stupéfaits de la rapidité avec laquelle nous avons agi. Ils jugeaient que



École de peloton.



dans de pareilles conditions l'effet moral les empêchait absolument de compter sur leur tir.

Dartagnan était magnifique en passant au milieu des coups de feu, d'autant que nous ne nous y attendions aucunement. Il faisait des bonds de chevreuil, j'ai cru qu'il allait franchir les canons.

Nous avons reçu l'autre jour la visite d'un général américain, que j'ai été chargé de piloter. Pour ma part, je lui suis reconnaissant de m'avoir



La maréchalerie.

fait connaître l'école d'arçonnerie et l'école de maréchalerie, où je n'étais pas encore allé.

Cette école de maréchalerie est tout ce qu'il y a de plus curieux. On y voit fabriquer tous les fers existants, et c'est inimaginable qu'avec des instruments si grossiers ces gens-là arrivent à produire de véritables chefs-d'œuvre de précision. Car, pour ce qui est des fers pathologiques, non seulement ils répondent à la conformation spéciale du pied auquel ils sont destinés, mais encore au but qu'on se propose d'obtenir par leur emploi.

Les moniteurs apprennent à leurs élèves à juger du fer qu'il faut pour tel ou tel cheval, suivant la façon dont il marche, dont il use, dont il se tient, suivant la structure du pied, ses défauts, ses penchants, etc. Et c'est très curieux vraiment de voir combien ces hommes-là raisonnent juste.

C'est que la ferrure est une chose capitale pour nous. Les maréchaux nous tiennent par les pieds. Et quand on n'est pas chaussé à son aise, on

est bien malheureux, il n'y a rien peut-être qui soit aussi gênant. A plus forte raison pour ces malheureux chevaux qui ne peuvent pas dire ce qu'ils éprouvent, et qui sont condamnés à rester chaussés nuit et jour. A l'hippologie on nous détaille beaucoup la ferrure et c'est un des meilleurs côtés de cet enseignement, parce qu'il faut savoir renseigner le maréchal sur les données nécessaires à la confection de sa chaussure; on n'a pas toujours sous la main un maréchal intelligent, et encore on ne peut juger que sur les apparences.

Toutefois je me rends absolument au gros bon sens du général américain, qui disait avec raison, en voyant les maréchaux forger leurs fers, que c'était admirable mais retardataire, parce qu'en dehors des fers pathologiques, et surtout au point de vue militaire, les fers fabriqués à la mécanique coûtent beaucoup moins cher et diminuent beaucoup la besogne du maréchal.

« Oui! on achète bien des chaussures toutes faites pour les hommes, pourquoi pas acheter des fers tout faits pour les chevaux, qui ont les pieds moins délicats? »

Décidément ces Américains sont très pratiques.

Il n'a pas du tout été étonné des sauteurs dans les piliers. Il s'est contenté de demander ensuite :

« A quoi cela sert? »

Et comme on lui expliquait que c'était pour apprendre à résister aux défenses des chevaux, il a répondu :

« Oui! mais on ne monte pas les chevaux attachés! et il n'en manque pas d'autres qui se défendent... naturellement! »

Je me crois incapable de trouver un meilleur mot de la fin, aussi je te quitte là-dessus.

Bien à toi,

ROBERT DE PRANCEY.

VI

Saumur, 30 mai.

Mon cher ami,

Je ne t'ai pas encore parlé de nos services en campagne? C'est un oubli que je vais réparer.

Pendant l'hiver nos capitaines-instructeurs nous ont enseigné successivement dans les séances à l'intérieur les petits rôles des patrouilles, des pointes d'avant-garde et d'arrière-garde, des reconnaissances, etc. Mainte-

nant nous en faisons l'application dans des opérations de plus en plus compliquées, auxquelles l'École tout entière prend part.

Un thème est donné par le directeur des études, et deux, trois ou quatre escadrons opèrent les uns contre les autres.

Ces escadrons sont constitués comme pour l'école de régiment, les lieutenants d'instruction en ont le commandement et les capitaines remplissent les fonctions de chefs d'escadron.

Nous, nous sommes à tour de rôle employés comme officiers de peloton ou comme chefs de patrouille, ou comme chefs de pointe, ou envoyés en reconnaissance d'officiers. Ceux qui ne sont pas favorisés de ces missions concourent, dans le rang, aux emplois qui peuvent être donnés à de simples cavaliers ou brigadiers. Et l'on n'apprend jamais mieux ce que l'on doit enseigner qu'en l'exécutant soi-même.

Les opérations se font autant que possible à double action, pour que les mouvements et les circonstances de guerre soient soulignés. Quelquefois l'ennemi n'est que figuré par des cavaliers portant des fanions.

L'artillerie et la télégraphie concourent à ces services en campagne, que l'on rapproche le plus que l'on peut de la réalité.

Un jour, c'était un régiment de cavalerie qui s'installait au cantonnement dans un village, avec une batterie d'artillerie, prenait ses mesures de sûreté, établissait ses communications télégraphiques avec l'arrière et était subitement inquiété par un escadron, avant-garde d'une colonne de cavalerie s'avançant sur ce village.

Nous avons barricadé les issues du village, qui furent défendues à coups de carabine pendant qu'on se hâtait de seller et brider les chevaux et de monter à cheval pour sortir du cantonnement, véritable souricière pour la cavalerie qui s'y attarderait. La télégraphie appelait au secours les échelons supposés en arrière, et la batterie d'artillerie, aussitôt prête, ouvrait le feu sur le gros de l'ennemi représenté par des fanions. Aussitôt formés, nous offrions le combat à l'adversaire, qui l'évitait pour reprendre sa route par une autre direction, en essayant de nous tromper par l'escadron qui s'était présenté le premier, et qui devenait flanc-garde chargé de nous contenir ou de nous entraîner sur une fausse piste.

Ce jour-là, pendant l'installation au cantonnement, j'étais chef d'un petit poste à la cosaque perché sur une hauteur dominant le terrain environnant, et, comme on voulait laisser reposer le plus de monde possible, il n'y avait que trois postes de cette sorte pour tout service de surveillance. Il fallait une vigilance extrême pour ne pas se laisser surprendre. Une seule vedette veillait du point d'observation pendant que mes trois autres cavaliers, pied à terre, mais prêts à monter à cheval, se reposaient, dissimulés derrière une haie.

C'est moi qui ai eu l'honneur de donner le premier le signal de l'approche de l'ennemi, dont les patrouilles s'étaient avancées pourtant bien dissimulées et par le côté où on les attendait le moins. Vingt minutes après, le village était évacué et les nôtres prêts au combat.

Alors, marche en avant pour refouler cette avant-garde sur son gros, qui s'était à peine montré, mais qui néanmoins avait essuyé une salve de notre artillerie dont le tir avait été repéré sur les lignes principales du terrain.

Après avoir essayé de retarder l'une des patrouilles ennemies, j'avais dû me replier, n'étant pas en force, et dans la poursuite j'ai reçu l'ordre de me transformer en patrouille de combat pour conserver le contact de l'ennemi et découvrir l'emplacement du gros de sa colonne, qui s'était échappée par un pli de terrain, et qu'on a mis une bonne heure à retrouver. Ce n'est pas aussi facile qu'on le pense de maintenir le contact d'une colonne. Nous avons été très longtemps dupes de cette arrière-garde, qui employait tous les moyens pour nous tromper.

Elle nous avait entraînés dans un terrain coupé et couvert, derrière lequel défilait sa colonne, en gagnant de l'avance, et elle défendait pied à pied ce terrain favorable à son action partielle, en employant tantôt le combat à pied pour interdire le passage d'un pont sur un ruisseau et nous forcer à chercher un autre passage, tantôt en repoussant nos patrouilles par des charges vigoureuses lorsque le terrain s'y prêtait, nous empêchant toujours de déboucher en force.

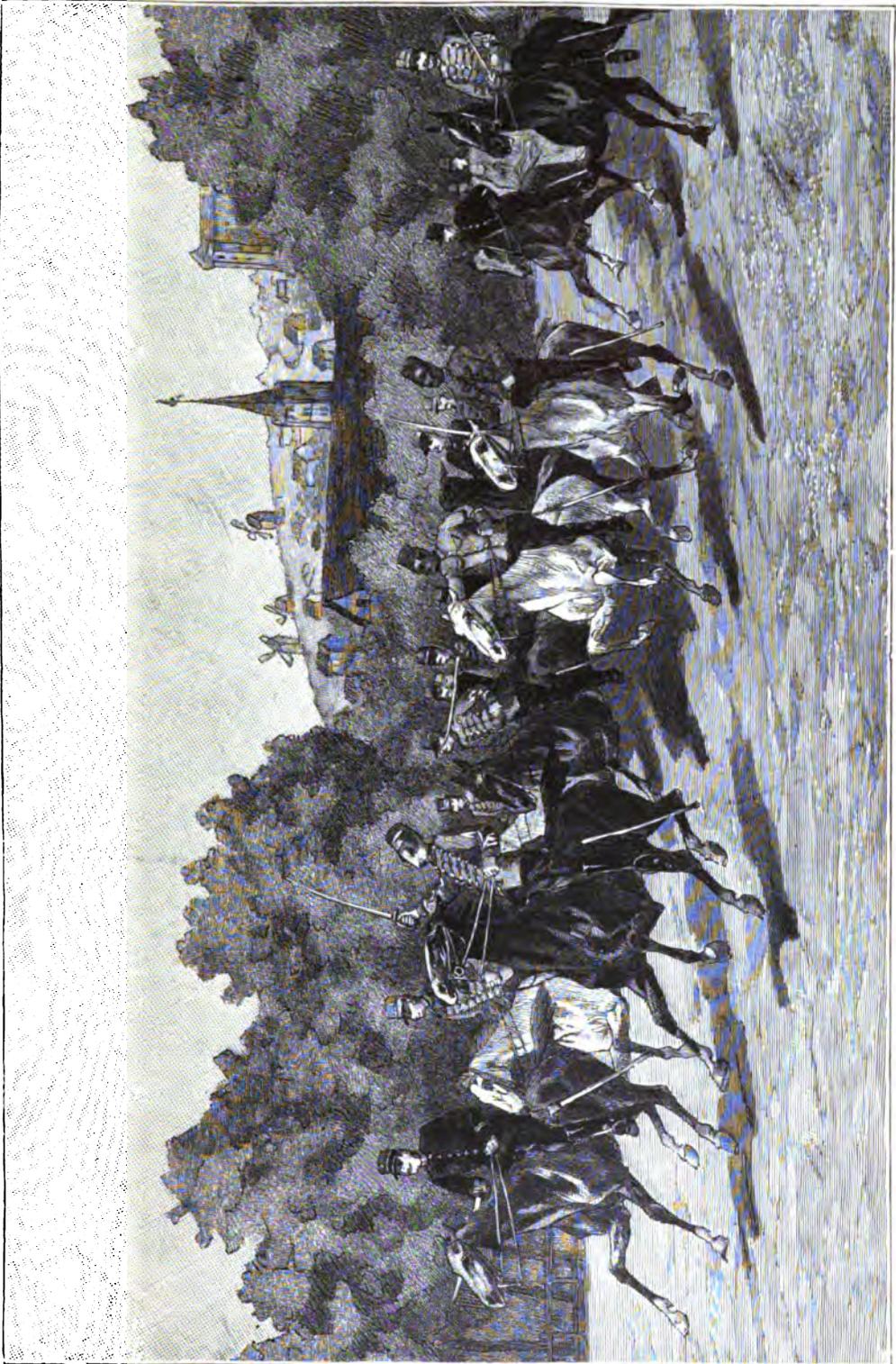
Cet escadron d'arrière-garde a été très complimenté.

C'est une patrouille de flanc qui croyait n'avoir qu'un rôle de comparse, qui a découvert le gros de l'ennemi au débouché du ravin qu'il avait suivi jusque-là et au moment où ce gros était obligé d'en sortir pour gravir un mouvement de terrain.

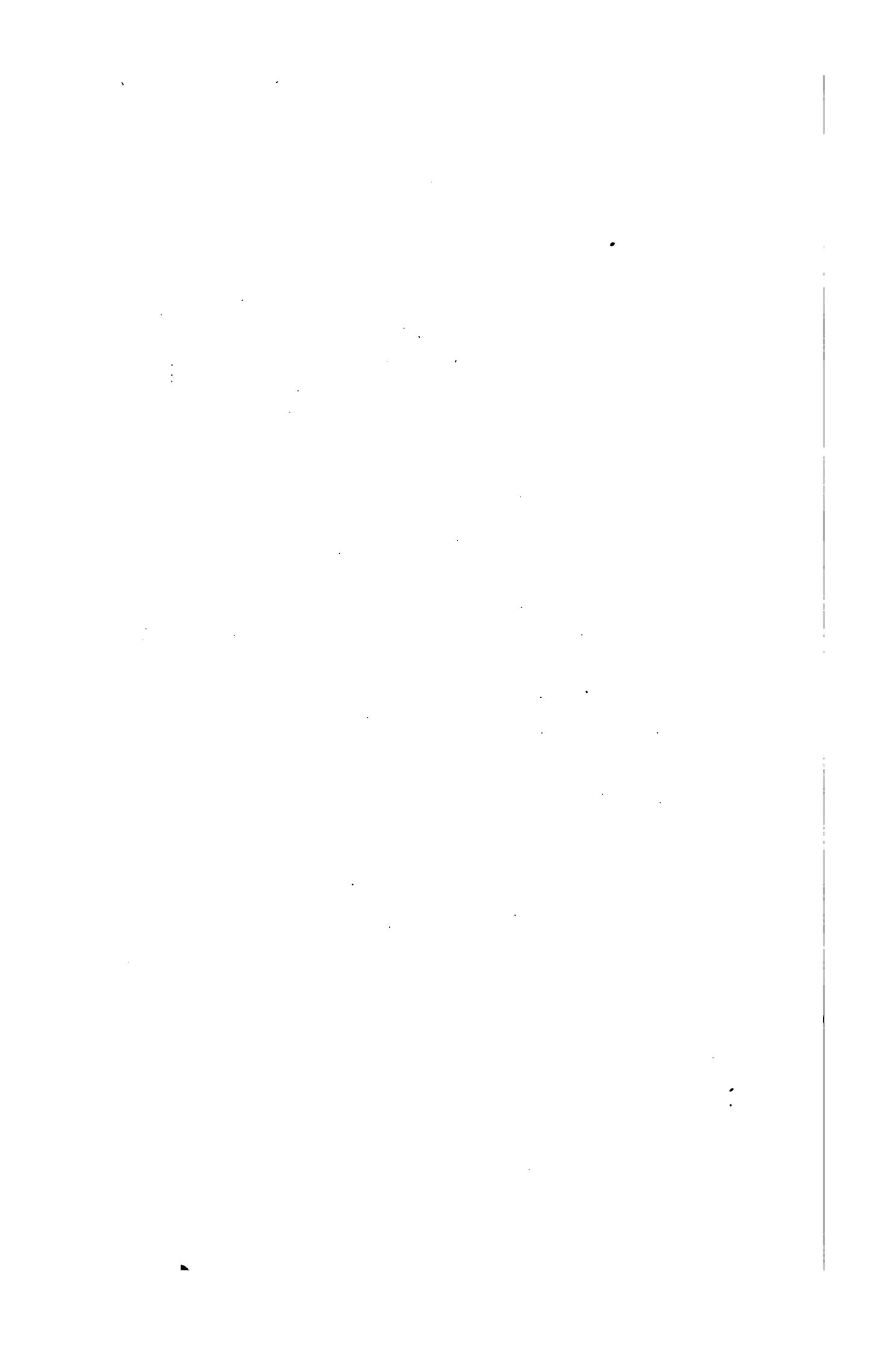
Aussitôt prévenus, nos escadrons ont pris cette nouvelle direction au trot, suivis de l'artillerie, et ils sont arrivés encore assez à temps pour rejoindre l'ennemi, qui se croyait hors d'atteinte au moment où il redescendait une pente assez raide qui le retardait. Seulement il avait eu soin de mettre entre lui et les poursuivants un cours d'eau encaissé. Il fallait chercher un passage, il allait encore échapper sans l'artillerie, qui le canonna vigoureusement.

On se faisait mutuellement des prisonniers, et sans Dartagnan j'eusse été pris par une patrouille qui nous avait coupés de mon peloton, Louis et moi. Je me suis jeté à travers champs, et j'ai traversé un passage de route très dur, bordé de deux fossés pleins d'eau. Trompe-la-Mort a fait panache dans le deuxième fossé, et Louis est resté prisonnier — à pied, — car son cheval m'a suivi.

Notre signe distinctif de l'ennemi était un turban blanc autour du képi,



« Chargez! »



et nous voyions de loin Louis marquant comme un champignon au milieu du peloton adverse. Nous avons essayé de le dégager, mais sans y réussir. Nous avons été réduits à parlementer pour savoir s'il n'avait pas d'accident, — il n'avait qu'une blessure d'amour-propre, mais tu sais que cela est plus sensible qu'un bras cassé. Pour ne pas le ramener à pied, ils l'ont fait monter dans la voiture d'ambulance, qui suit toujours ces petites fêtes : c'était le comble pour ce pauvre Louis.

Les accidents sont très rares ; cependant, ce jour-là, un cheval s'est tué en tombant dans une fondrière ; le cavalier en a été quitte pour quelques contusions.

Dans ces landes, il y a des endroits où l'on a tiré de la pierre, qui sont très dangereux ; la bruyère qui a repoussé les cache tellement bien, qu'on ne les aperçoit qu'en arrivant dessus. Il en est de même des fossés couverts.

Moralité : un bon cheval est le meilleur camarade de combat.

Tout à toi,

ROBERT DE PRANCEY.

VII

Saumur, 19 juin.

Mon cher ami,

C'est pourtant vrai que j'ai oublié de te parler de la fameuse reprise des écuyers et je comprends ton désir de savoir comment cela se passe. En effet, la reprise des écuyers est le clou de Saumur.

N' imagine pas cependant une de ces fantasias de haute école qu'on voit dans les cirques et qui n'ont de l'équitation que le nom. C'est au contraire une série de mouvements très simples, mais exécutés avec une précision remarquable et une finesse qui touche de près à la perfection.

D'abord la position à cheval de MM. les écuyers est la position classique qui doit servir de modèle.

Entendons-nous encore sur la position classique. Il faudrait dire plutôt la position classique suivant l'enseignement de Saumur, parce que les positions prétendues classiques sont aussi nombreuses que les méthodes : je t'ai déjà dit combien la nôtre diffère de celle des Allemands.

Ainsi notre Suédois, bien que tout à fait correct, n'est pas du tout à cheval comme nous, et notre écuyer a eu le bon esprit de respecter sa position, tout en poursuivant son éducation à nos procédés.

Je t'entends me dire : Pourquoi la position n'est-elle pas uniforme ? S'il

y en a plusieurs, il doit y en avoir certainement une meilleure que les autres.

Mon cher ami, je ne te suivrai pas dans cette voie, pas même dans le but glorieux de te convaincre, bien que prosélyte très convaincu moi-même. Cela m'entraînerait à te faire un cours d'équitation et je n'en ai pas le temps.

Sache seulement que la position étant considérée comme la meilleure attitude pour agir suivant les procédés d'une méthode, il s'ensuit forcément que les positions doivent différer avec les procédés des écoles. Et ce n'est encore qu'un point de vue de la question.

Toutefois, bien que classiques, les positions de nos écuyers diffèrent encore entre elles, et cela tient évidemment à la différence de leurs conformations.

C'est encore un très sage principe des progrès de notre équitation que d'avoir compris que le modèle-type devait être un modèle de plastique, duquel chacun devait se rapprocher le plus possible suivant sa propre plastique.

Quant à la position des mains dans la tenue des rênes, elle varie également avec la manière de tenir les rênes que l'on adopte ; elle doit aussi varier, comme tu le penses, avec la conformation particulière du cheval, suivant sa sorte d'encolure, son attache de tête et sa manière de la porter. Mais il n'en est pas moins vrai que tous les chevaux dressés doivent être amenés à une position de tête type et que, partant, la position des mains doit aussi avoir son juste milieu.

Ici l'on recommande surtout les mains basses.

Mais je n'en finirais pas de te détailler tout cela, et, si je répondais à toutes tes questions, tu m'entraînerais malgré moi à un cours d'équitation pour lequel je récusé toute compétence, n'étant que l'écho de l'enseignement que je suis.

C'est très imposant de voir les écuyers manier leurs chevaux avec cette habileté, sans qu'on puisse distinguer les actions de jambes et de mains dont ils se servent.

Les chevaux, gracieux et légers, ont un brillant qui séduit, ils semblent se plier avec plaisir aux voltes, aux changements de pied, souples, élégants et toujours dociles.

Ils détendent leurs membres avec énergie, et, mâchant leur mors avec un cliquetis de sonnettes, ils semblent impatients de s'échapper en avant et de forcer la main qui les conduit, puis ils les posent à terre avec un moelleux plein de délicatesse, comme des danseuses qui paraissent seulement effleurer le sol. Ils ondulent, ils se redressent pour se reposer, puis tout à coup, se sentant libres de galoper, ils se précipitent comme s'ils devaient se briser

contre la muraille, et, en y arrivant, ils pirouettent sur leurs jarrets avec une élasticité admirable pour entamer un mouvement plein de grâce et se soutenir dans la direction où la main les guide.

Ces successions d'allures détendues et d'allures vites, exécutées avec une parfaite aisance des chevaux comme des cavaliers, est tout ce qu'il y a de plus saisissant. Je ne parle pas de toutes les difficultés d'entre-croisements



Tribune du manège des écuyers.

et de recroisements dans un espace très restreint où se meuvent tous ces cavaliers, sans jamais se départir de leur rectitude.

Pour finir leur travail, ils se mettent par ordre de grade derrière l'écuyer en chef et exécutent une reprise très serrée, qui attire toujours de nombreux spectateurs.

Cette reprise se fait à la muette, c'est-à-dire que l'écuyer se borne aux plus strictes indications, la plupart des mouvements s'exécutant par imitation de ce qu'il fait. La combinaison des mouvements et des allures peut varier à l'infini ; toutefois le salut à l'arrivée et au départ, devant la tribune d'honneur, en est le commencement et la fin traditionnels.

Le piaffer et le passage sont les seuls airs de haute-école qu'on y voie, et encore sont-ils un peu de contrebande, car il a été établi comme principe qu'on ne devait employer que les allures naturelles.

Bien entendu, les écuyers montent à leur reprise en selle française, en tenant les rênes à la française, mais à la française de l'ancienne mode. Tout y est de tradition.

Cela se passe dans le manège dit des écuyers, où il y a des tribunes sur toutes les faces, et où des tables de marbre retracent en lettres d'or les noms des écuyers célèbres de l'équitation française ; en face se trouvent les noms de tous les écuyers en chef qui ont eu la direction de l'enseignement équestre à Saumur, et dont la mémoire est religieusement gardée.

Devant ces glorieux témoins d'un glorieux passé, la reprise des écuyers se déroule, correcte, irréprochable, se pelotonne, se sépare de nouveau, ondule, fluctue, se plie, se redresse, s'enroule, se double, se triple, se quadruple, s'enchevêtre, s'aligne, festonne et ondoie, toujours calme et solennelle sous la muette admiration que suscite ce triomphe d'équitation.

Chaque fois qu'il vient à l'École un visiteur de distinction, la reprise des écuyers est le bouquet qu'on lui offre, sûr d'avance de son tribut d'admiration.

Les écuyers montent des chevaux de pur sang, qui presque tous ont à leur actif, en plus de cette perfection de dressage, maintes victoires flatteuses sur les champs de courses les mieux cotés.

C'est même avec une malicieuse intention que les écuyers recherchent dans les écuries du manège les plus victorieux parmi les anciens vainqueurs des courses pour en faire leurs chevaux d'école, mettant leur point d'honneur à les présenter aussi simples et raccourcis qu'on les a connus détendus et vites sur les hippodromes.

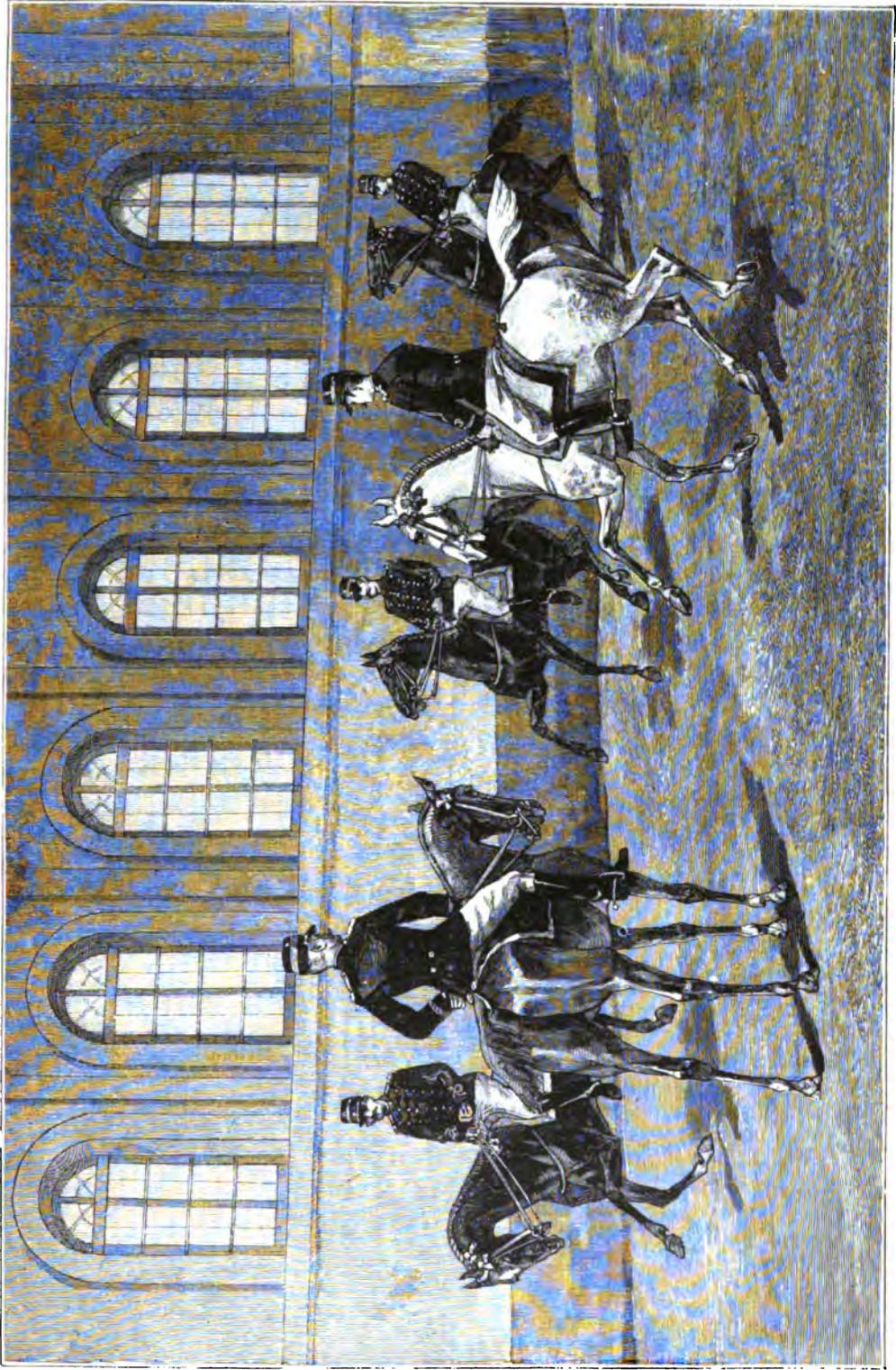
Les spectateurs, en disant que tous ces chevaux exécutent avec une simplicité et une aisance surprenantes leur savante reprise, rendent le plus appréciable de tous les hommages qui puissent saluer le progrès de l'enseignement équestre de notre École de cavalerie.

Certainement le piaffer et le passage sont des allures artificielles ; mais elles sont exécutées avec une telle harmonie dans le jeu des membres, qu'il n'y a pas de comparaison possible entre ces expressions d'un dressage perfectionné et les mouvements épileptiques de ces chevaux de cirque, qui se démènent nerveusement pour piaffer, comme s'ils sentaient encore les coups de cravache qui ont cinglé leurs jambes, et qui, sous prétexte de passage, battent du tambour de devant en traînant leur arrière-main comme un colimaçon qui serait fringant.

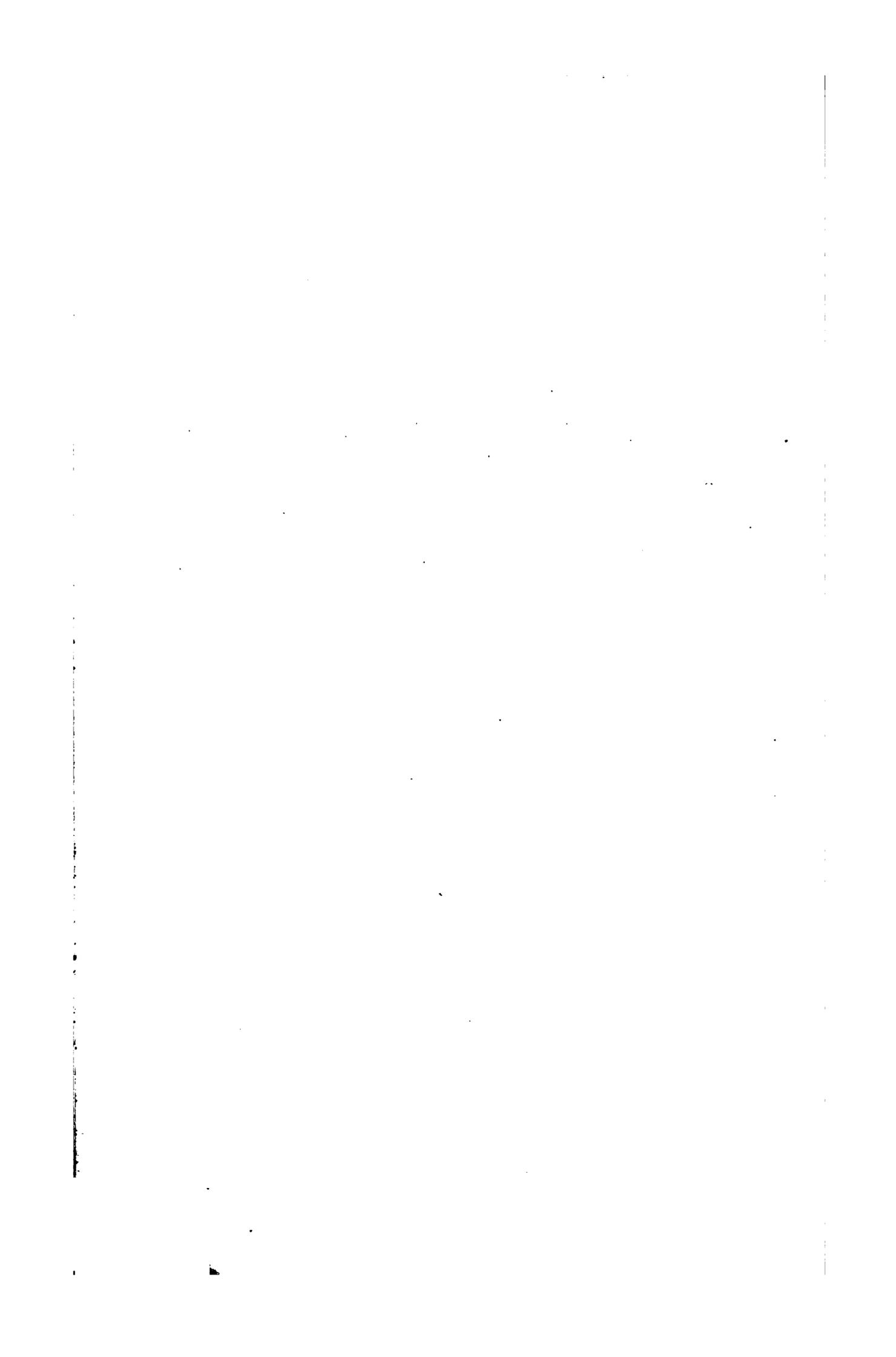
Le piaffer est un trot sur place, régulier, et dont la cadence varie comme la cadence du trot au gré du cavalier.

Le passage est le galop avec changement de pied à chaque foulée, le dernier degré après le changement de pas au temps.

Ce sont donc deux résultats des allures naturelles obtenus par la finesse



Reprise des écuvers.



de l'équitation, tandis que le piaffer à la cravache n'a rien de régulier, et que le pas et le trot espagnols sont des détente de l'avant-main sans solidarité de l'arrière-main.

Ces sublimes régions du dressage nous sont absolument interdites, parce que l'on pense avec raison que ceux qui veulent y atteindre sans être doués du tact qu'elles exigent, réussissent trop facilement à faire des chevaux rétifs, en voulant avoir des chevaux savants.

Je te répéterai le mot d'un écuyer auquel on demandait le moyen de mettre un cheval au passage : « Tirer dessus et taper dedans ».

J'étais sûr que tu voudrais savoir le procédé. Tâche de tirer parti de cette formule.

Sans rancune,

ROBERT DE PRANCEY.

VIII

Saumur, 9 juillet.

Mon cher ami,

Nous voici devenus des sapeurs de cavalerie très remarquables. Nous savons construire un pont, une passerelle, faire sauter un chemin de fer, détruire un télégraphe et le réparer, construire des retranchements et les détruire, etc. ; la dynamite, la mélinite, et toute la pyrotechnie n'ont plus de secret pour nous. Pourquoi faire tout cela ?

Pour instruire les sapeurs qui existent maintenant dans tous les régiments de cavalerie, et qui sont destinés à suppléer aux détachements du génie qu'on adjoignait autrefois à toute troupe de cavalerie qui opérait isolément.

Aujourd'hui on cherche à donner à notre arme les moyens de se suffire, pour lui créer une indépendance que réclame son emploi stratégique. On lui a donné de l'artillerie et des fusils, il ne lui manquait que du génie pour être un corps mixte capable de se frayer passage en toute circonstance.

Prendre des troupes dans le génie eût simplifié la chose ; mais c'était l'alourdir d'une troupe à pied, qui ne pouvait que lui enlever de sa mobilité et de sa vitesse. On avait pensé à mettre ces sapeurs du génie en voiture ; c'était un encombrement de plus, la cavalerie laissant ses voitures en arrière quand elle doit agir. Alors on proposa de les mettre à cheval ; mais tu devines qu'on trouva plus simple d'initier quelques cavaliers aux petites opérations nécessaires en campagne, plutôt que de s'attarder à dresser à

l'équitation des fantassins qui eussent été des non-valeurs en dehors de leur spécialité.

C'est ce qui a amené aux sapeurs de cavalerie.

On s'y est montré très récalcitrant en France, et il a fallu l'exemple des autres puissances, exaltant le service des pionniers à cheval, pour qu'on se décidât à adopter cette innovation, qui n'était par le fait qu'une copie de nos anciens procédés.

Car, sous le premier Empire, tous nos régiments de cavalerie avaient des sapeurs de cavalerie, et leur création remonte même à 1796. Il y en a eu même jusqu'en 1870 ; certains régiments de dragons les avaient conservés. Mais ce n'était plus guère qu'au point de vue décoratif ; comme les solennels sapeurs d'infanterie avec leur bonnet à poil, leur barbe et leur tablier blanc, ils n'étaient plus qu'une garde spéciale du colonel.

Ce sont les Autrichiens qui les premiers ont remis à la mode les pionniers de cavalerie. Et l'idée en revient au général Edelsheim, le grand chef de la cavalerie autrichienne après 1866, qui en avait fait un essai très fructueux dans sa division pendant cette guerre.

Les Russes, les Italiens, les Allemands, ont copié la chose, et nous nous y sommes décidés après eux.

Nos sapeurs de cavalerie n'ont pas de costume spécial ; ils portent seulement comme signe distinctif deux haches croisées sur le bras.

Ils sont exercés aux travaux de campagne que nous apprenons nous-mêmes ici sous la direction d'un capitaine de la direction des études, ayant pour moniteurs une dizaine de sapeurs du génie et un sous-officier détachés à l'École de cavalerie pendant les derniers mois de cours.

Nous scions des arbres avec la scie articulée, qui est une très ingénieuse invention et très pratique pour nous, militaires. Nous assemblons des poutrelles, des madriers et des jambes de force avec une habileté d'entrepreneur de bâtisses. Le nœud gordien n'était que de la Saint-Jean auprès de ceux que nous savons faire.

Le but de tous ces travaux est, comme je te l'ai dit déjà, de frayer passage à la cavalerie au travers de tous les terrains et de toutes les embûches qui pourraient lui être tendues.

Quant à l'emploi de la dynamite, il est plus général ; chaque cavalier est porteur d'une cartouche, et avec ces ressources on peut opérer bien des destructions.

Mais on nous enseigne surtout la pyrotechnie pour l'usage des signaux détonants ou lumineux, les bombes de dynamite éclatant en l'air à des distances prodigieuses, et toute la série des flambeaux Lamare de toutes les couleurs, un véritable feu d'artifice.

On nous a fait faire dernièrement une application des travaux de cam-

pagne, qui consistait à jeter un pont et une passerelle sur un cours d'eau, pour faire passer une division de cavalerie.

Les suppositions étaient les suivantes :

L'ennemi, en se retirant, faisait sauter derrière lui les ponts du canal de la Dive pour retarder la poursuite de la cavalerie qui marchait sur ses traces. L'avant-garde de cette cavalerie venait se heurter aux arrière-gardes



Officier-élève et écuyer de l'École de Saumur (ancienne tenue).

occupées à cette besogne, et ne parvenait pas à les empêcher de l'accomplir. Après un combat combiné à pied et à cheval, cette avant-garde était forcée de chercher un autre point de passage, tandis que l'ennemi, sa destruction achevée, se retirait en toute hâte.

Il fallait, coûte que coûte, ne pas perdre le contact, c'est-à-dire jeter au plus vite des poutrelles de l'autre côté pour s'attacher à cet ennemi en fuite, et en même temps rechercher et préparer le passage pour le gros de la cavalerie. C'est le strict devoir d'une avant-garde.

Les autres ponts subsistants étaient trop éloignés, et partant auraient forcé à un trop grand détour.

S'il se fût agi d'un simple cours d'eau, il n'y avait qu'à chercher un gué. Ou, à défaut de gué, des bateaux, ou, à défaut de bateaux, des tonneaux, des madriers, de quoi, enfin, improviser un radeau qui se serait peu à peu transformé en pont. Mais il s'agissait d'un canal, par conséquent d'un cours d'eau non guéable, et les bateaux étaient supposés enlevés par l'ennemi. Force était donc d'improviser un pont ou une passerelle. Et cependant les patrouilles de contact ne pouvaient pas en attendre l'achèvement sans courir grand risque de perdre toute trace de l'adversaire.

Passer à la nage est toujours très périlleux pour le cavalier, et même impossible dans un canal dont les berges sont taillées à pic. L'important, dans une opération de ce genre, étant de pratiquer des rampes d'accès facile, c'est une opération qui rentre dans les travaux de campagne des sapeurs de cavalerie. Dans le cas présent c'était bien difficile et c'eût été surtout beaucoup trop long, les berges étant en maçonnerie.

Et puis, dans le passage vraiment à la nage, outre les difficultés créées par certains chevaux qui mettent le désordre et compromettent l'opération, il y a la détérioration de tous les effets, du harnachement et du paquetage, des armes et des munitions même ; car le cheval nage en se tenant presque droit dans l'eau. Le meilleur procédé est encore de mettre tout le harnachement et les armes sur un radeau et de faire nager les chevaux nus tenus par les rênes. Ils se laissent traîner ainsi en troupeau sans aucune difficulté.

Là, ni l'un ni l'autre des deux procédés n'était praticable, et pourtant il fallait jeter au plus vite des patrouilles sur l'autre rive.

Ces patrouilles, aussitôt désignées, se mirent en quête d'un moyen de traverser.

Elles gagnèrent une écluse, et, après avoir dessellé les chevaux, quelques cavaliers passèrent les harnachements et les armes sur l'autre bord en traversant sur la passerelle de l'écluse, tandis que les autres cavaliers, mettant les chevaux à l'eau par la rampe d'embarquement, les dirigeaient en les tenant par les rênes, suivaient la berge, passaient sur la passerelle et les faisaient ressortir de l'autre côté par une autre brèche d'embarquement.

Aussitôt passés, à cheval et vite à la poursuite de l'ennemi.

Pendant ce temps-là, le reste de l'avant-garde recherchait l'endroit le plus propice à l'improvisation d'un passage pour le gros de la colonne. Le choix s'arrêtait sur un endroit où les deux rives, plantées d'arbres, offraient le bois nécessaire à la construction du pontage. Les soi-disant sapeurs de cavalerie qui marchaient à cette avant-garde se mettaient immédiatement en devoir d'abattre et de débiter les arbres, ce qui se faisait à la fois sur les deux rives, des hommes ayant passé à la nage, d'autres sur un radeau les-

tement construit, et quand la colonne arrivait, la besogne était déjà fort avancée.

On s'y mit avec une grande activité et il y eut bientôt deux ponts, l'un praticable aux voitures, l'autre aux cavaliers passant un par un, à pied, en tenant les chevaux en main. Le premier contingent jeté sur l'autre rive servit à couvrir l'opération, pendant que l'avant-garde se lançait sur les traces de ses patrouilles, dont les renseignements commençaient à préciser la direction de l'adversaire.

Une fois le passage effectué, on changea l'hypothèse, pour supposer, à l'inverse, qu'une division de cavalerie, poursuivie, avait dû traverser de la sorte le canal et que, avant de s'éloigner, elle devait détruire ces ponts créés par elle. Ah ! ce ne fut pas long. Quelques cartouches de dynamite et tout vole en éclats.

L'expérience était très probante.

Pas un accident et en somme deux heures de retard au plus.

Néanmoins, comme chaque opération du service en campagne est toujours suivie d'une critique, on discuta longtemps sur les avantages et les inconvénients.

Le principal point en litige était évidemment le côté pratique de la chose.

Eût-elle été possible si l'ennemi avait cherché à la gêner ?

Je t'avouerai que pour mon compte — et l'on ne peut pas empêcher la petite opinion de chacun — je crois plus pratique de chercher à gagner un autre pont en prévenant le plus tôt possible le gros de la colonne de changer de route. Ou bien encore de chercher à réparer les dommages causés aux ponts détruits, dont il reste toujours quelque chose d'utilisable, ce qui abrège déjà la besogne. Et je pense que ces constructions de pont seront tout à fait des cas exceptionnels. D'ailleurs on eût tout aussi vite fait de construire des radeaux qui, mis bout à bout et recouverts du menu bois des abatis, auraient fourni un moyen de passage certainement moins problématique comme solidité, surtout quand il y a de l'artillerie et des voitures à faire passer.

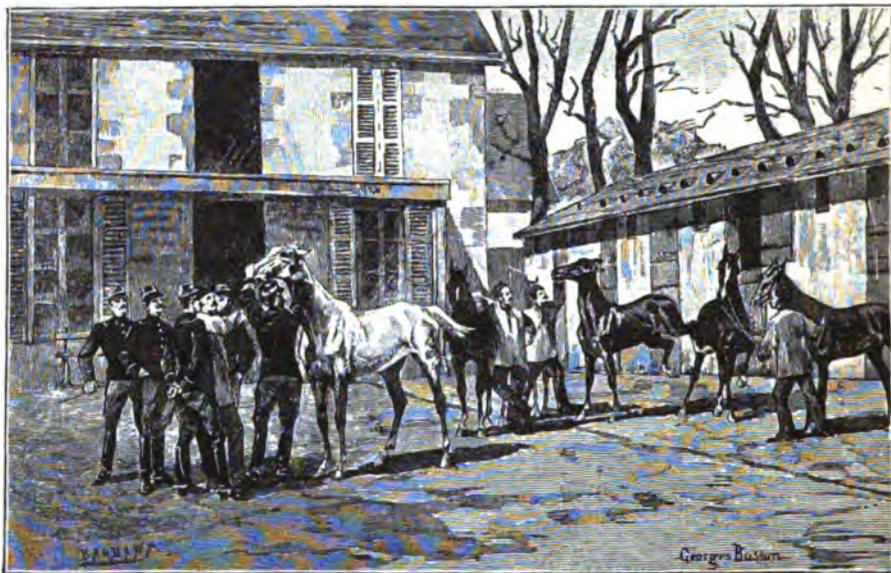
Enfin, tu vois qu'on nous met à tous les métiers.

Nous ne sommes pas seulement pontonniers, on nous apprend également à être mécaniciens et chauffeurs. Nous allons à tour de rôle faire un voyage sur la machine du chemin de fer de Saumur à Thouars. L'injecteur Giffard, le purgeur et le frein à vapeur sont pour nous des instruments familiers. On jette le long de la route l'effroi dans les populations riveraines de la voie en faisant des sifflements lugubres qui attirent bien quelques réprimandes au vrai mécanicien, mais dont on lui paye largement les compensations. Et je t'assure que les aiguilleurs ouvrent l'œil, parce qu'on leur siffle au disque, c'est le cas de le dire, militairement.

Ce n'est pas tout. Nous sommes aussi employés de télégraphe. On nous apprend à manipuler avec le télégraphe Morse.

En attendant que cela nous serve en campagne, je m'en suis déjà servi dernièrement en expédiant moi-même une dépêche au bureau du télégraphe pendant les vacances de Pâques, au grand ébahissement de M^{lle} la directrice, qui était convaincue que j'étais de l'administration.

Ce n'est pas encore tout : nous apprenons à ferrer nos chevaux. On a pris soin de nous faire débiter sur des pieds de chevaux morts, et la précaution n'était pas de trop. Il n'y a rien de difficile comme de faire sortir les clous



La visite des chevaux.

où l'on veut; il y a un coup de marteau, ou, comme on dit, de brochoir, tout particulier à attraper. Et c'est grave, pour que le pied ne soit pas meurtri. D'ailleurs, les maréchaux savent bien le dire : tout cheval piqué vaut huit jours de salle de police à son auteur. Mais ce n'est pas seulement cela qu'il faut éviter. Sans parler des défauts de corne qui nécessitent de faire sortir les clous où il faut, pour les pieds ordinaires tous les rivets doivent être à même hauteur; sinon, on dit que le pied est broché en musique. Cela n'est pas du tout facile.

On ne s'en tient pas encore là. Nous allons devenir également herboristes! Sous prétexte de nous faire étudier les plantes qui peuvent se trouver dans les fourrages, on nous fait herboriser au Jardin botanique de l'École qui se trouve derrière l'infirmerie des chevaux.

Et l'on nous mène à la visite des chevaux passée par les vétérinaires sta-

giaires, sous la direction du vétérinaire externe, pour examiner les causes d'indisponibilité qui amènent les malheureuses bêtes éclopées à leur diagnostic.

Nous assistons aussi à quelques opérations chirurgicales, telles que la mise du feu. Quand il y a une autopsie, on nous y conduit.

Au cours d'hygiène on nous enseigne toutes les qualités d'une bonne soupe, et les propriétés nutritives des aliments. Il ne nous manquera bientôt plus rien pour être cuisiniers.

Cuisinier, bottier, sellier, armurier, pontonnier, herboriste, maréchal, vétérinaire, télégraphiste, mécanicien, pionnier, artilleur, etc., etc.. que de qualités il faut pour être officier de cavalerie!

Tu vois que tu n'auras pas trop de savoir l'Encyclopédie par cœur; il est grand temps de t'y mettre. N'attends pas la fin du Dictionnaire de l'Académie, tu n'arriverais jamais officier de cavalerie.

Je suis de garde, je vais faire une ronde, bonsoir!

Bien à toi,

ROBERT DE PRANCEY.

IX

Saumur, 14 août.

Mon cher ami,

Nous avons célébré avant-hier une grande solennité qui représente en quelque sorte la clôture de notre année d'École : le *carrousel*.

Tout Saumur et les environs attendent cette fête d'un bout de l'année à l'autre. Il y a des gens qui comptent les années par les carrousels qu'ils ont vus. Il y en a qui l'ont vu cinquante fois; mais personne ne voudrait y manquer. Et je ne compte pas tous les nobles étrangers attirés de toutes parts par cette fête hippique et non plus les belles étrangères désireuses d'y assister à des titres différents.

C'est d'ailleurs une fête unique en son genre, étant donnés les éléments dont on dispose ici. On peut faire aussi bien, mais on ne peut pas faire mieux. Du reste les Parisiens en savent quelque chose, puisqu'en 1888 l'École leur a, par exception, offert ce spectacle au profit de l'Œuvre des blessés.

Nous répétions depuis un mois dans la carrière du Sud, théâtre spécial du carrousel dont elle porte le nom, et malgré l'heure matinale de ces répétitions — cinq heures du matin, — il y avait nombre de curieux

s'entassant sur les gradins en construction ; c'était toujours la même affluence.

Le carrousel de cette année a été réellement splendide sous le soleil radieux qui tirait des éclairs des sabres, des lances, des bottes vernies et de tous les uniformes variés. C'était gracieux et grandiose.

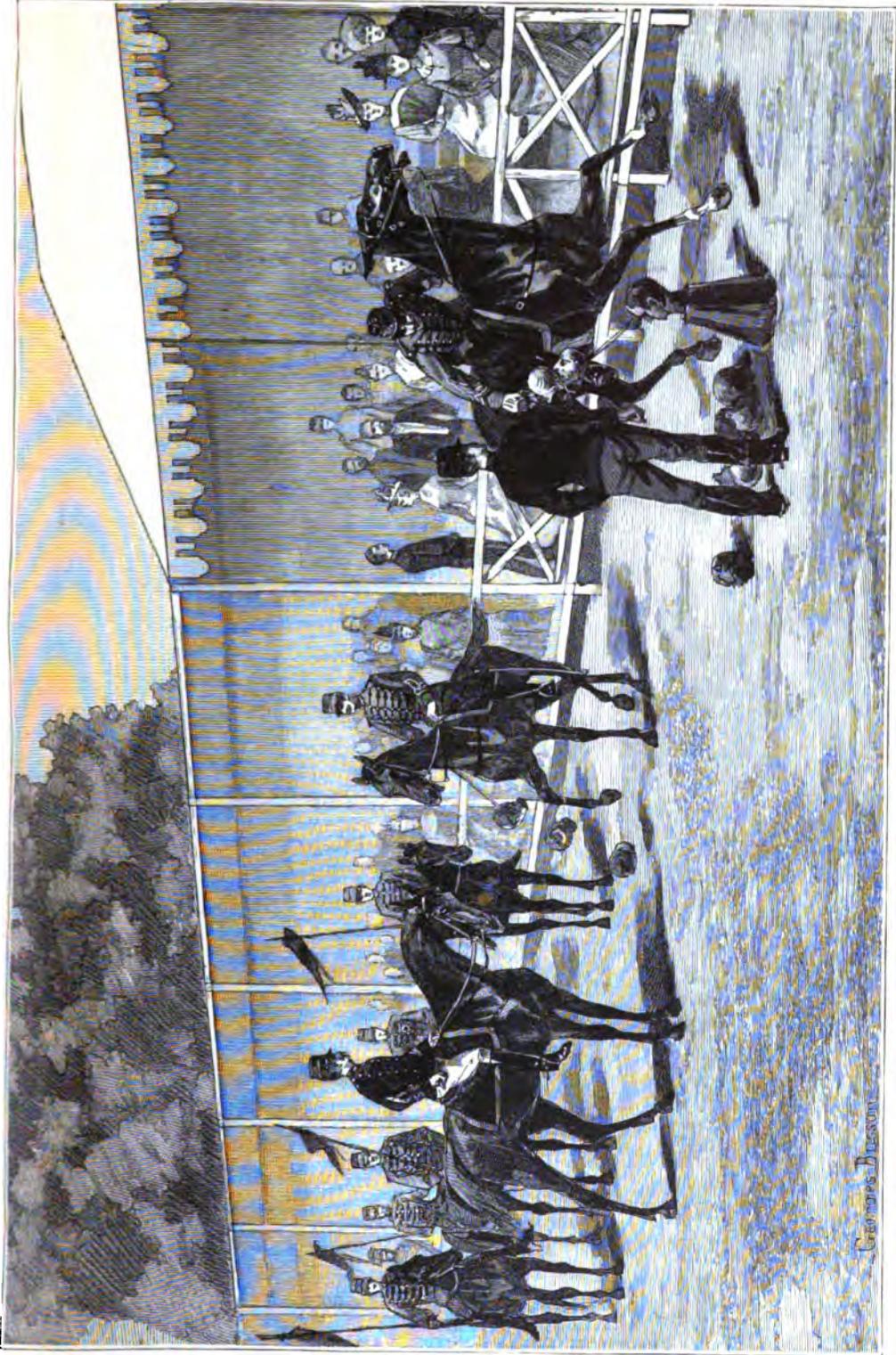
La carrière, toute bordée de grands arbres, avait été entourée de tribunes en gradins recouvertes de tentes. Des faisceaux de drapeaux piquaient leurs notes gaies dans ce décor enguirlandé de feuillage, et la musique d'un régiment d'infanterie appelée à cette occasion « inondait l'assistance de ses flots d'harmonie ».

La tribune du centre, réservée aux autorités civiles et militaires, se garnissait au premier rang de généraux chamarrés de décorations et d'officiers étrangers. Les autres tribunes regorgeaient de monde, surtout de dames, dont les toilettes claires achevaient le décor gracieux de la mise en scène. Les fenêtres de l'École surplombant la carrière étaient toutes garnies d'un bouquet de têtes curieuses, il y en avait jusqu'aux étages les plus élevés, jusqu'au clocheton de l'horloge, dont tous les yeux suivaient impatiemment les aiguilles.

En même temps que trois heures, trois coups de canon éclatent en faisant sursauter toute cette foule ; la musique entonne une fanfare guerrière, et un essaim de spahis au costume éclatant, la veste rouge, le turban, le large pantalon bleu, le manteau rouge flottant sous le burnous blanc comme neige, entre au grand galop en tirant des coups de pistolet. C'était le *carrousel de la troupe* qui s'avancait.

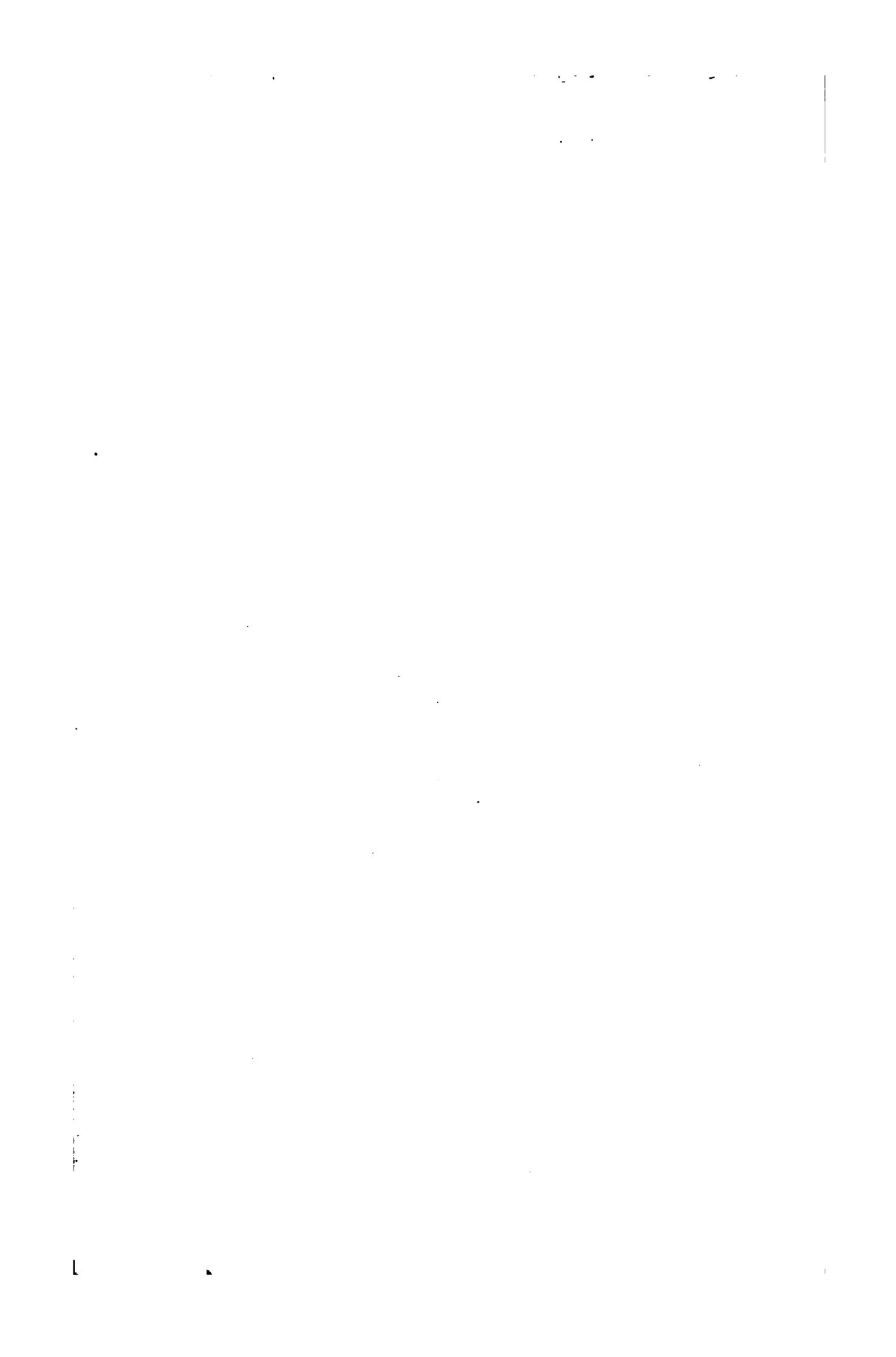
Derrière les spahis marchent gravement un peloton de cuirassiers, dont les casques et les cuirasses d'acier jettent des éclairs, puis un peloton de dragons, un peloton de chasseurs et un peloton de hussards. Le capitaine commandant cet escadron modèle vient saluer de son sabre le général inspecteur présidant cette fête, et aussitôt les évolutions commencent, traçant des figures gracieuses, enchevêtrées, inextricables, avec une aisance et un ordre parfaits. A chaque situation la plus embrouillée succédait une formation régulière, exécutée sans la moindre difficulté.

Les élèves-officiers sont les acteurs de ce petit drame militaire, où les coups de sabre, les moulinets, les pétilllements des révolvers s'échangent dans un effet très décoratif, tandis que les rangs se ruent l'un sur l'autre, se croisent, se poursuivent, s'enroulent festonnant en des simulacres d'attaques, de parades et de poursuites. Ce carrousel de troupe se termine par des charges impétueuses. Les trompettes sonnent, et les cuirassiers et les dragons, d'une part, s'élancent à toute allure contre les hussards et les chasseurs, qui évitent le choc pour revenir à l'attaque à leur tour. Les deux partis se ruent alors l'un sur l'autre avec furie.



Georges Besson

La répétition du carrousel.



Le cri de ralliement domine bientôt ce tumulte, et les quatre pelotons, comme s'il ne se fût rien passé, sont aussitôt reformés dans l'ordre le plus parfait, calmes et corrects, le sabre droit à l'épaule, la tête altière, faisant face à la tribune d'honneur à laquelle ils présentent les armes pour saluer avant de s'en aller paisiblement, les chevaux s'ébrouant pour secouer leur énergique effort.

Mais la musique militaire joue la Marche du *Prophète*, et par les deux extrémités de la carrière se présentent les quadrilles du *carrousel du manège*, celui dans lequel en ma qualité d'officier-élève je figure comme humble unité. Les cavaliers sont armés de la lance antique, ornée d'une oriflamme de couleurs assorties aux rubans qui tressent les crinières des chevaux et à la rosette qui pare leur croupe. Les selles du manège apparaissent dans toute leur éclatante blancheur de peau de daim piquée de clous d'or, les tapis de couleurs éclatantes ont une bordure variée, suivant les quadrilles, où les chevaux sont groupés par nuances de robes. Les cuivres de la bride et des étriers sont étincelants, et les bottes vernies des cavaliers éblouissent de leurs éclairs.

Toutes ces couleurs vives et pâles, admirablement mélangées, sont du plus chatoyant effet; on dirait qu'une savante modiste en a réglé la disposition. Les chevaux alezans, aux crins blonds et dorés, ont des tresses bleu pâle ou rose tendre, comme il sied aux blondes, et les chevaux foncés, du rouge vif ou du jaune, comme il sied aux brunes.

D'un côté ce sont les lieutenants d'instruction, montant des chevaux de pur sang et formant six demi-quadrilles où se groupent les cuirassiers étincelants, les dragons sévères, les chasseurs d'azur, les hussards sémillants, les sombres artilleurs et les officiers étrangers, multicolores comme un bouquet de fleurs rares.

De l'autre côté, ce sont les officiers-élèves, presque tous imberbes, tout pimpants de leur jeunesse sous leur uniforme de l'École, rehaussé du shako bleu de ciel au plumet écarlate. Ils forment également six demi-quadrilles où se groupent par nuances les petits chevaux arabes aux longues queues et aux épaisses crinières et les gracieux tarbes aux fines attaches.

Les deux clans s'avancent en file, gravement, à la rencontre l'un de l'autre, et les deux files tournent en même temps pour marcher ainsi par deux de front sur la tribune d'honneur. En y arrivant, le premier cavalier de la file de droite appuie à droite, celui de la file de gauche appuie à gauche, et ainsi successivement. Chaque cavalier salue à son tour en élevant d'abord sa lance pour l'abaisser ensuite, l'oriflamme jusqu'à terre. Ce salut est grandiose et magistral.

Puis la musique, après un point d'orgue, prend un rythme gai qui est un signal pour toutes les quadrilles d'une série de mouvements enche-

vêtrés et fort bien réglés, où les cavaliers montrent toute leur habileté équestre.

La course des bagues, pour laquelle tous les cavaliers se rangent, n'est plus qu'une image de celle du vieux temps. Les cavaliers s'alignent, les lances ont été dépouillées de leurs oriflammes, et chacun à son tour va courre la bague. Sur un côté de la carrière se dressent trois poteaux en potence. A chacun est suspendue une bague qu'il faut cueillir.

Le premier cavalier s'élançe, c'est un grand cuirassier au corsage d'argent. Il pousse son cheval à toute vitesse et, droit sur ses étriers, la lance en arrêt, il passe comme un éclair tous les poteaux enrubannés, en visant la bague minuscule qui pend au bout d'un mince fil de soie. Il a pris la première, il a aussi la seconde, mais la troisième lui échappe. Il élève sa lance, emportant sa conquête, et s'en va tournoyer devant la tribune d'honneur, où d'un geste guerrier, en saluant de sa hampe, il laisse glisser à terre les deux anneaux qu'il a conquis.

Et ainsi de suite, tous les cavaliers défilent avec des chances variées qui soulèvent des exclamations de flatteries ou de regrets. Plusieurs ont remporté trois bagues et ils doivent recommencer pour se disputer le prix.

Un coup de canon retentit : c'est le signal de la *reprise des écuyers*, le clou de cette fête hippique.

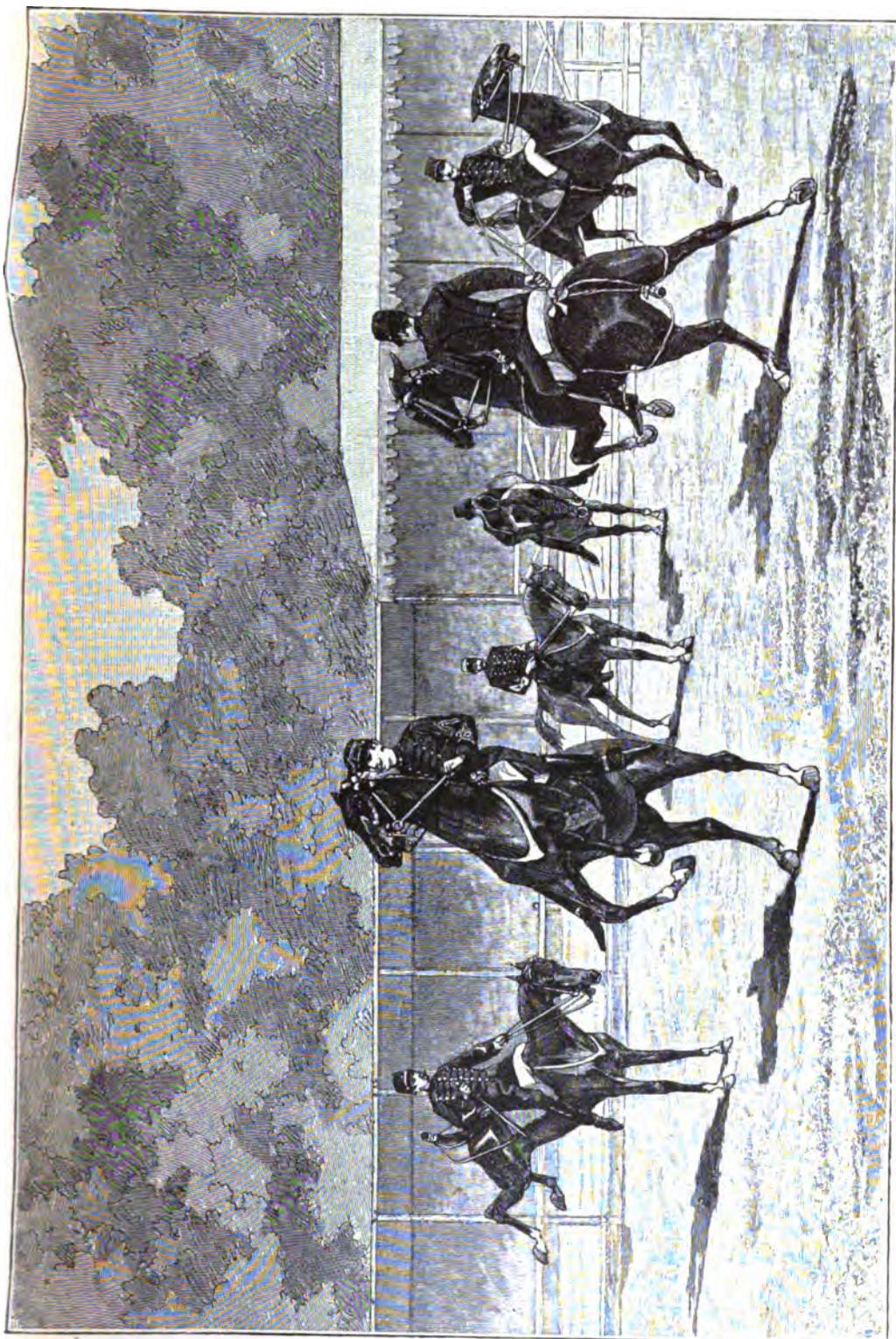
Les voici les maîtres de l'équitation : ils pénètrent successivement dans l'arène, l'écuyer en chef le premier. Il monte un superbe cheval bai brun qui lance ses membres en avant avec des gestes orgueilleux, rythmant la musique qui suit sa cadence. Lentement, légèrement, il scande ses mouvements avec une ondulation de danse, détendant ses jambes nerveuses comme s'il voulait s'échapper dans une course folle et retombant avec une souplesse exquise, pour recommencer son même pas cadencé, sans la moindre faute, avec une harmonie et une aisance magnifiques ; il est mû par des ressorts d'acier, réglés par la main la plus habile.

C'est cette gracieuse allure que l'on appelle le *passage*, et que l'on ne voit correctement exécutée qu'à Saumur, parce que les chevaux y sont amenés par un savant dressage, au lieu de ces procédés de cirque qui n'obtiennent que des mouvements épileptiques.

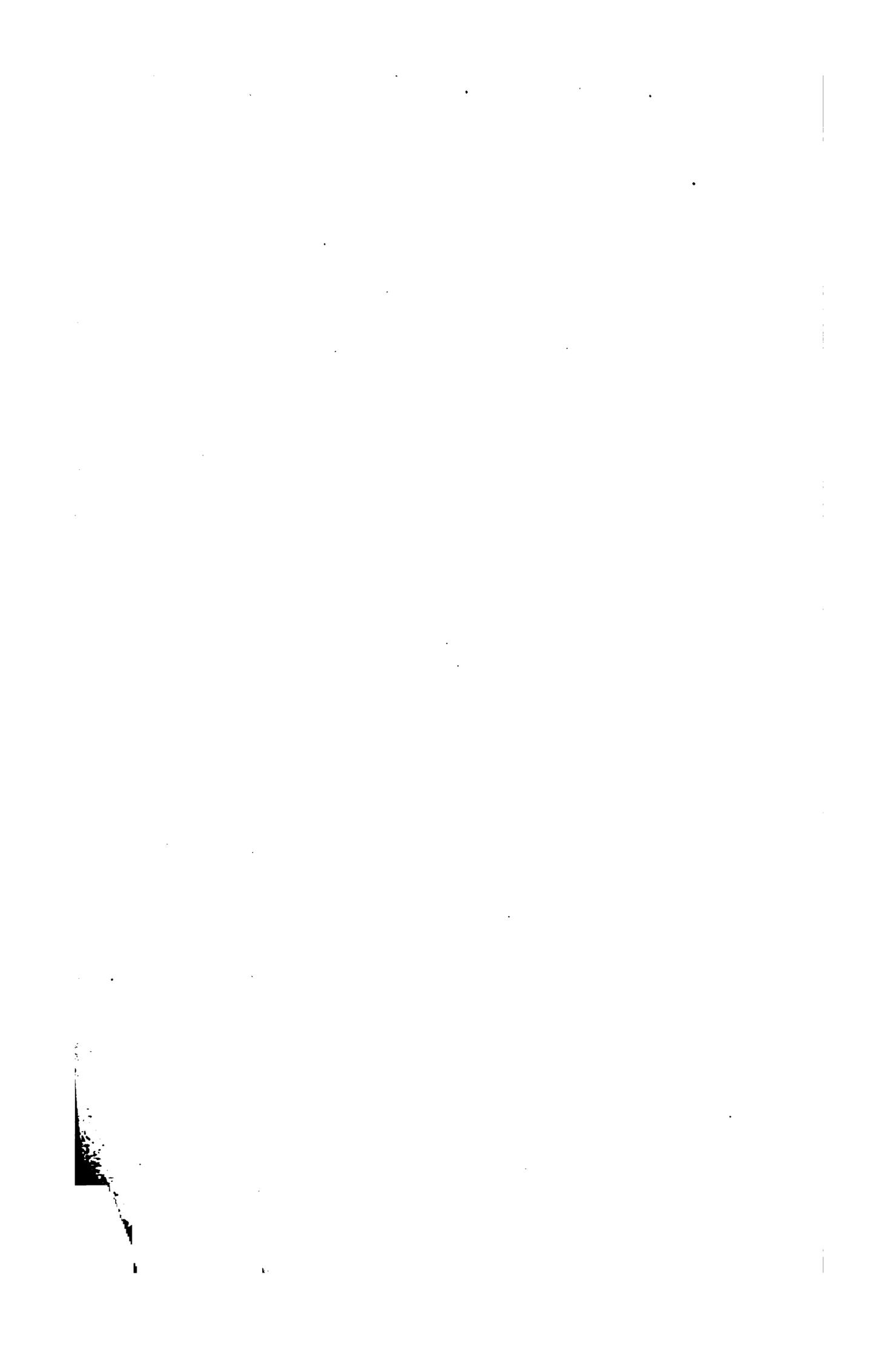
L'écuyer en chef, calme, correct, semblant même immobile, tant ses actions sont fines, est un modèle de position, et la foule le salue d'un unanime bravo.

Sur ses traces s'avancent tous les autres écuyers, montant également des chevaux de pur sang également bien mis, tous au passage et comme réglés sur la même cadence.

Toute cette file de superbes cavaliers et de magnifiques chevaux est splendide à voir, les regards ne savent lesquels le plus admirer. Le



Reprise des sauteurs.



costume noir des écuyers avec la culotte blanche, les bottes vernies, où ne se voient que deux points brillants, les épauettes et les éperons d'or, souligne le cachet sévère de leur magistrale entrée. Les selles au tapis cramoisi et les brides dorées sont les seules notes gaies de la tenue de leurs montures, qui semblent se conformer à la même dignité.

Après avoir défilé méthodiquement, les écuyers tournent tous ensemble à droite et s'avancent en ligne sur la tribune d'honneur, toujours en « passageant », rigoureusement alignés, et soutenant leur cadence harmonieuse, précédés par leur écuyer en chef, leur maître de ballet.

Ils s'arrêtent tous à la fois, et tous à la fois portant la main à leur coiffure, ils se découvrent en baissant leur képi jusqu'à hauteur de la selle et reculent en même temps, aussi droit qu'ils se sont portés en avant.

L'écuyer en chef a pris la tête de la file, et il commence une savante reprise qui se règle sur lui à des signes imperceptibles.

Les voilà au trot à la française, les chevaux souples dans leur allure, mâchant leur mors comme avec plaisir, heureux de donner cette preuve indiscutable de leur merveilleuse entente avec la main délicate de leur cavalier.

D'abord un changement de main diagonal en tenant les hanches. C'est splendide de voir ces gracieux animaux, l'encolure rouée, faisant chevaucher leurs membres avec une aisance parfaite.

Arrivé à la piste, l'écuyer en chef fait pirouetter son cheval sur les membres de devant et entame un autre changement de main diagonal en sens inverse. Chaque cavalier successivement exécute le même mouvement, sur le même point, de sorte que l'on voit deux lignes obliques, parallèles, se mouvant à contresens avec l'harmonie la plus charmante.

C'est encore par une pirouette que chacun, successivement, reprend la piste, pour exécuter maintenant dans la longueur du carré un *contre-changement de main successif et en sens inverse*, les numéros impairs se séparant successivement des numéros pairs pour appuyer, toujours au trot, les uns à droite, les autres à gauche, et appuyer ensuite en sens inverse; pour se recroiser encore dans un enchevêtrement très régulier et très précis qui donne à cette figure une grâce chatoyante.

Mais il serait trop long de suivre les admirables évolutions de nos écuyers.

Revenus devant la tribune, les écuyers saluent tous à la fois pour disparaître, emportant avec eux les émotions unanimes de l'assemblée qui les reconduit par des salves de bravos.

De nouveau les officiers-élèves envahissent la piste. Les cavaliers ont quitté la lance pour le sabre, et la première quadrille se met en cercle, en faisant des moulinets qui font des rayonnements d'éclairs. La course des têtes se

poursuit, les vainqueurs se disputent à nouveau la palme, et les brillants uniformes étrangers rivalisent d'adresse et d'entrain.

Puis la place est laissée libre. Chacun regarde le programme et y lit l'annonce de la *reprise des sauteurs*.

En effet une file de chevaux s'avance au pas. Les cavaliers qui les montent sont les jeunes sous-écuyers et les sous-maitres, ayant à leur tête un capitaine-écuyer. Tous sont sans étriers et, fermes dans leur selle à piquer, ils s'appêtent à faire bondir leurs chevaux. Les brides, les poitrails, les croupières, les fourreaux qui troussent les queues des chevaux, les lanières qui rattachent ces fourreaux à la selle, les tresses des crinières, tous les accessoires en un mot sont blancs et produisent un coquet arrangement.

Les douze chevaux doublent à la fois pour se porter en rang en face de la tribune d'honneur. Ils s'arrêtent et exécutent en même temps trois courbettes, majestueux salut qui enlève les applaudissements de la foule. Debout sur leurs pieds de derrière, les chevaux ramènent les pieds de devant sous eux dans un ploiement très gracieux.

Les cavaliers tournent tous à droite pour se mettre en file et partent au galop. Ils doublent par trois, exécutent de nouveau une courbette et répètent le mouvement en doublant par six. Les voici maintenant en cercle, les chevaux galopent tellement assouplis et la tête si légère qu'on hésite à reconnaître en eux ces hercules aux muscles puissants dont le métier est de désarçonner leurs cavaliers par des bonds furieux. Parmi eux se remarquent quelques pur-sang moins musclés, mais plus nerveux que les épais demi-sang, véritables athlètes forains.

Le galop s'arrête et alternativement les chevaux font face les uns en dehors du cercle, les autres en dedans, puis exécutent ensemble courbette, croupade et cabriole. Ce dernier mouvement de ballottade gracieuse est du plus charmant effet.

La reprise se déroule maintenant au galop et se divise en deux sur les pistes opposées. Après avoir changé de main, chacune en sens inverse, les deux fractions s'arrêtent en croix de Saint-André et font deux cabrioles. Puis, repartant au galop et se reformant en file, les cavaliers doublent par trois, par six et par douze, en faisant à chaque fois trois arrêts et trois cabrioles.

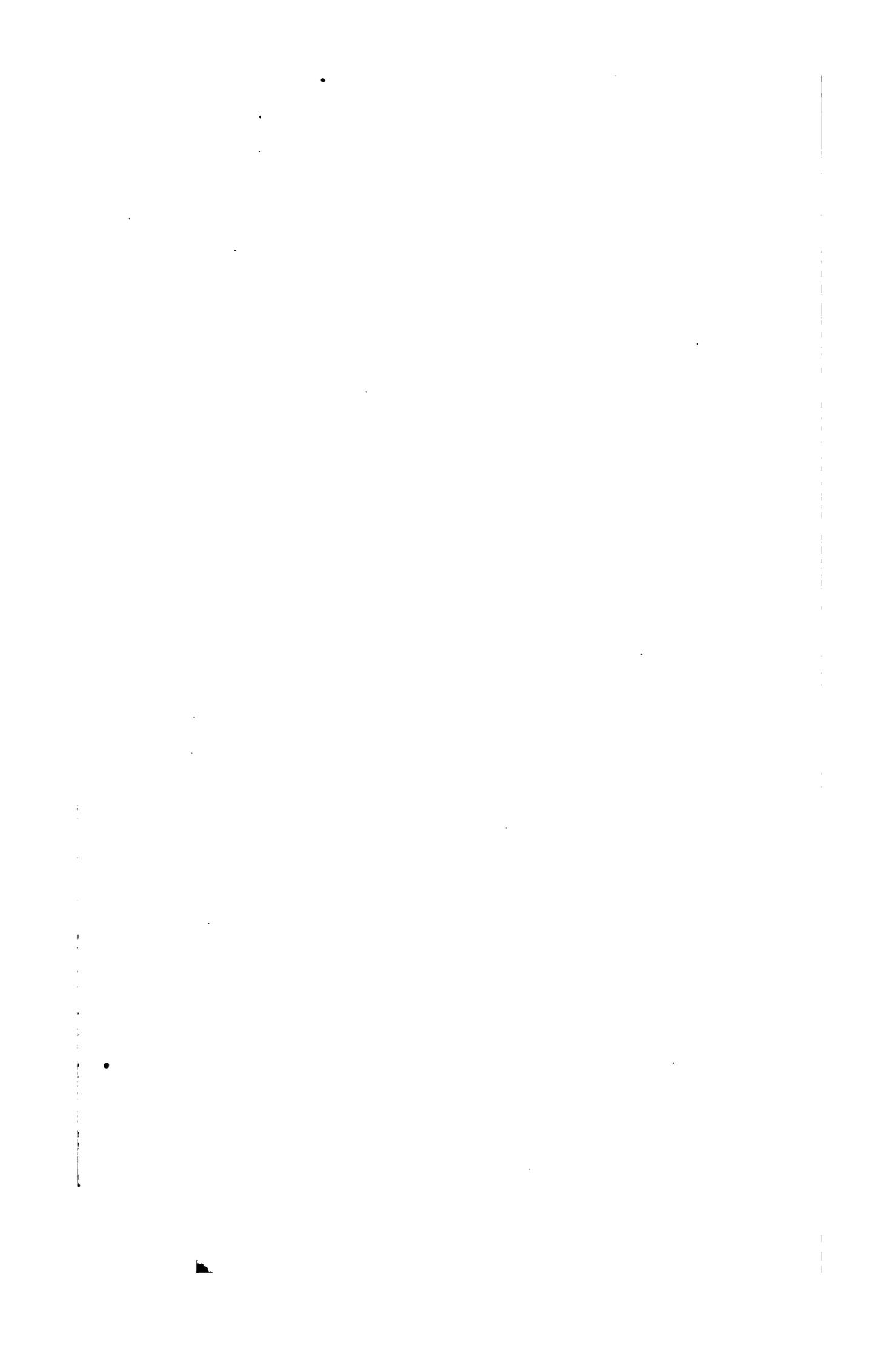
Le public, inquiet pour les cavaliers des rudes secousses de leurs montures, laisse échapper des cris d'effroi, beaucoup de délicats visages se cachent dans les mains, et les plus vaillantes des spectatrices font un soubresaut à chaque nouveau bond.

Tout le rang s'avance maintenant sur la tribune d'honneur comme au début, il s'arrête et s'enlève à la fois dans trois courbettes pour le salut final.

Chacun défile à son tour en *faisant sauter*. Ce sont des bonds prodigieux,



Saut des haies.



lents, hauts et durs, dans lesquels les cavaliers ne bronchent pas en selle. Les jambes restent rivées à leur place, et le haut du corps seul, souple et habile pour éviter ces réactions puissantes, s'incline d'avant en arrière, comme le mât d'un vaisseau battu par la tempête.

Ces sauteurs représentent, eux aussi, une tradition classique de l'ancienne école française, et bien qu'on ne leur demande que quatre mouvements, c'est néanmoins en suivant rigoureusement les préceptes du grand maître, M. de la Guérinière.

Le public, étonné de ces grandes actions, les prend généralement pour des défenses et taxe de rétifs ces chevaux merveilleusement dressés, insulte gratuite qui atteint autant l'habileté du cavalier que la docilité de son cheval, mais dont celui-ci du moins trouvera une compensation dans une ample ration d'avoine.

Un grand brouhaha se produit. Les cavaliers, qui s'étaient rangés aux deux extrémités du champ clos pour faire place aux sauteurs, se sont tout à coup lancés les uns contre les autres, qui armés de leurs lances, qui de sabres, qui de javelots ; ils se poursuivent, se croisent, se reforment et se poursuivent au milieu de nuages de poussière. Puis chacun reprend sa place, et ceux-là seuls qui sont armés du javelot forment une reprise qui festonne au galop. Les cavaliers font tournoyer leurs javelots au-dessus de leur tête, en se préparant à le lancer contre une cible que l'on dispose au milieu et qui représente une énorme tête de géant.

Le premier s'élançe de très loin à toute allure, debout sur ses étriers, le bras tendu en avant, visant le but de la pointe de son javelot, et à cinquante pas de la cible il renverse tout à coup le haut du corps en arrière pour lancer plus vigoureusement son dard empenné, qui décrit une courbe et frôle la tête du géant.

C'est maintenant un sous-lieutenant dont le visage féminin est à peine marqué d'une estompe de moustache ; mais son bras vigoureux jette gaillement son arme de hast, qui vient frapper la tête presque en son milieu. La foule l'acclame.

Beaucoup d'autres cavaliers se succèdent, bien peu réussissent : c'est un jeu très difficile. Pourtant, parmi les vainqueurs, un surtout s'est distingué par sa force et son adresse : c'est un officier japonais, vêtu de noir, avec une bande verte à sa culotte. Il avait pris deux javelots, qu'il a lancés tous deux dans sa course, et qui tous deux ont atteint le but. Petit et énergique, il est très crâne sur son grand cheval ; l'assemblée a salué le lauréat.

Après la course du javelot, les quadrilles se sont reformées, et maintenant elles s'enroulent en spirales autour des trois vainqueurs des courses appelés devant la tribune d'honneur pour y recevoir un flot de rubans. Chaque cavalier, en passant, abaisse sa lance en signe d'hommage.

Puis les figures du carrousel se continuent : *les cercles par quadrille* ; — *les changements de cercle* ; — *les grands cercles par reprises*, dans lesquels chaque demi-quadrille décrit une volte, une demi-volte, et une serpentine vers le centre ; — *les ailes de moulin*, figure très décorative et très applaudie, dans laquelle six rangs de cavaliers simulant les ailes d'un gigantesque moulin tournent autour d'un centre vers lequel s'abaissent toutes les lances des pivots.

Enfin le salut en phalange, où les oriflammes multicolores s'abaissent en même temps et qui termine magistralement ce gracieux assaut d'élégance et de correction équestre.

Maintenant c'est le saut des haies, pour lequel on dresse des obstacles. Une grande claie barre toute la carrière, et d'autres plus petites, laissant des vides entre elles, sont semées çà et là.

Un coup de canon donne le signal de l'entrée des *hunters*. L'écuyer en chef se présente le premier, et, suivi en file de trente-deux cavaliers, il saute la grande haie, circule dans les espaces des petites, les franchit, les évite, les passe de nouveau, toujours suivi de la file de cavaliers qui l'imitent en tout, sans qu'un cheval dévie.

Puis c'est par deux, par trois, par quatre, par six, par seize, que les cavaliers sautent. Les reprises s'entre-croisent, s'évitent, sans qu'aucun cheval fasse une faute.

Tous, droits et francs, abordent les obstacles comme avec plaisir, et les cavaliers semblent n'avoir qu'à leur rendre la main pour les laisser accomplir ce parcours si plein de difficultés.

Les trente-deux chevaux s'avancent en une seule ligne sur la grande haie et la sautent tous en même temps : le mouvement est superbe. C'est la fin.

La foule ravie s'écoule, reconduite par les acteurs de cette fête chevaleresque qui ont retrouvé chacun leurs parents, leurs amis, et recueillent fièrement les compliments les plus délicats.

Bien à toi,

ROBERT DE PRANCEY.

X

Saumur, 20 août.

Mon cher ami,

La période des examens de sortie a commencé le 12; nous en avons pour jusqu'à la fin du mois.

La commission d'examen, dont le général inspecteur de l'École est le président, est composée d'officiers supérieurs, de capitaines pris dans les régiments de cavalerie et désignés par le Ministre de la guerre. Chacun d'eux est chargé d'examiner une des parties de l'enseignement, tel l'équitation, tel la théorie, tel l'art militaire, etc. Le professeur assiste l'examineur de son cours. Des programmes questionnaires sont arrêtés à l'avance, et on tire sa question au sort.

Malgré tout un travail très consciencieux pour équilibrer les questions, tu penses qu'elles diffèrent beaucoup, et, d'ailleurs, mettrait-on encore plus de soin à les égaliser, on n'empêchera jamais que l'une soit préférable à l'autre pour celui-ci, tandis que ce sera l'inverse pour celui-là. Aussi y a-t-il un peu une affaire de chance dans ces examens.

La note d'examen, c'est important, compte autant que les autres que l'on a eues dans la même matière pendant toute l'année. Je trouve cela un peu exagéré, qu'un monsieur qui vous voit pendant un quart d'heure ou vingt minutes au plus, soit autorisé à vous juger au même titre qu'un professeur qui vous a observé toute une année.

Il est vrai que les pouvoirs de cette commission d'examen sont surtout basés sur le principe d'une vérification à donner aux notes des professeurs de l'École, contre lesquels, bien entendu, et ce serait étonnant autrement, les élèves ont de grandes préventions.

Mais ceci m'entraîne à te détailler le mécanisme des notes.

Chaque matière comporte, pendant le cours de l'année, trois, quatre, cinq ou six interrogations, qui fournissent, par conséquent, autant de notes, dont on prend la moyenne pour avoir la *note de l'année*. Cette note, multipliée par le coefficient de la matière à laquelle elle se rapporte, fournit le *nombre de points* dans cette matière. En additionnant les nombres de points, on a le *nombre de points de l'année*.

En multipliant la note d'examen par son coefficient et en additionnant tous les produits ainsi obtenus, on a également le *nombre de points de l'examen*. En faisant la somme de ces deux nombres de points, on a le chiffre d'après lequel se fait le classement. Celui qui a le plus de points est le premier ; le nombre qui vient après désigne le deuxième, et ainsi de suite.

Mais avant cela on ajoute la note d'ensemble, qui comporte trois parties : *assiduité, conduite, manière d'être*.

Pour l'assiduité, les journées d'absence, pour permission, pour maladie, et les manquements aux services, dont il est tenu un compte rigoureux, arrivent en défalcation d'un maximum de points accordé à ceux qui ont toujours été présents.

Pour la conduite, les jours de punitions, les réprimandes, les observa-

tions, viennent également défalquer leur quote-part de la deuxième partie.

Enfin, pour la manière d'être, la note est la résultante des appréciations de tous les chefs par lesquels on a été noté et qui se réunissent pour prendre cette moyenne.

Ce n'est pas tout, chacun n'emporte pas seulement un numéro de classement, mais aussi une mention : « très bien, bien, assez bien, passable », etc.

Ces mentions sont établies sur des nombres de points fixes basés sur les données suivantes : L'échelle des notes s'étendant de 0 à 20, on a admis que 19 et 20 représentaient *parfaitement bien* ; 18, 17, 16, *très bien* ; 15, 14, *bien* ; 13, 12, 11, *assez bien* ; 10, 9, 8, *passable* ; 7, 6, 5, *mal*, etc.

Si donc quelqu'un n'avait jamais eu moins de 19 dans toutes les matières, il aurait droit à la mention « parfaitement bien » : en multipliant 19 par le coefficient de chacune des matières et en additionnant, on a le chiffre minimum qu'il faut atteindre pour avoir cette mention. En faisant de même pour la note 16, on a le chiffre minimum de la mention « très bien », et ainsi de suite.

Tu vois donc que, ce nombre représentant une moyenne de points, il est possible encore de racheter une défaillance en une matière par un boni dans une autre. Mais à côté de cela il y a un minimum général qu'il faut obtenir pour ne pas être *fruit sec*, de même qu'il y a un minimum particulier exigé dans chaque matière auquel il faut également avoir satisfait, minimum plus élevé en service militaire proprement dit, comme de juste, qu'en pompe par exemple.

Le général inspecteur décide alors si les « fruits secs » recommencent un cours, ou seront renvoyés dans leur régiment avec ou sans punition.

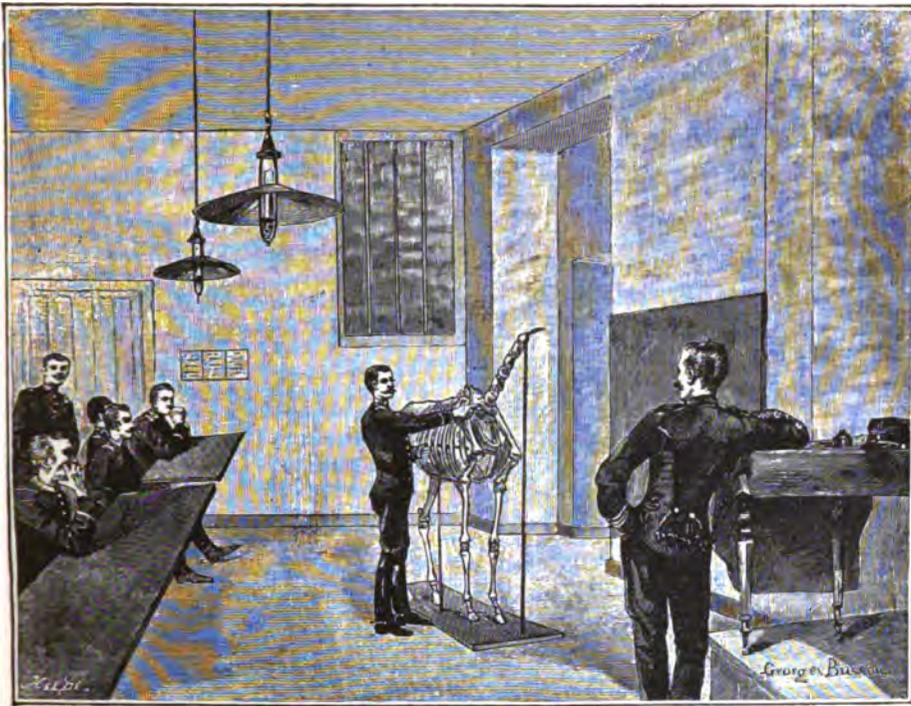
Comme nous avons gagné notre épaulette par la sortie de Saint-Cyr, on ne peut pas nous la retirer ; mais pour les sous-officiers élèves-officiers, la consécration est beaucoup plus importante. D'abord ils peuvent être rayés du tableau d'avancement, ensuite leur numéro de classement leur donne leur ancienneté de grade d'officier, car ils sont promus successivement par numéro de sortie. Et c'est très grave, non seulement pour cette promotion de sous-lieutenants, mais on peut dire pour les promotions de toute la carrière, car tu sais qu'actuellement on est classé sur le tableau d'avancement de tous les grades, même au choix, par rang d'ancienneté, et ce rang d'ancienneté, pour eux c'est le numéro de sortie.

Plus encore, les dix ou quinze premiers sont généralement nommés tout de suite au sortir de l'École, et prennent rang par conséquent sur la liste des nouveaux sous-lieutenants de cavalerie avant les quatre-vingts ou cent Saint-Cyriens qui n'ont leur nomination que le 1^{er} octobre. Les autres, outre ce désavantage d'avoir 80 à 100 numéros intercalés entre eux et les premiers, ont encore le crève-cœur de retourner, après un congé de deux

mois, comme sous-officiers, dans leur régiment, où ils doivent attendre que des vacances de sous-lieutenants provoquent leurs nominations successives toujours par rang de leur classement.

Quant aux aides-vétérinaires stagiaires, comme ils ne sont que commissionnés, s'ils ne satisfont pas aux examens de sortie, ils vont achever leur service militaire dans un régiment comme simples cavaliers.

Les lieutenants d'instruction tirent de leur classement final un droit de



Cours d'hippologie.

priorité à la proposition pour le grade de capitaine ; les deux premiers sont même nommés immédiatement.

On bavarde beaucoup sur le plus ou moins de justice dans l'établissement du classement. On n'empêchera pas que les jalousies se donnent carrière et cherchent à panser leur amour-propre blessé par des suppositions souvent peu bienveillantes. Pour mon compte, j'ai voulu me rendre compte de l'exactitude dans la transcription des notes ; j'avais toutes les miennes, je les ai contrôlées, et il n'y a pas une faute. Beaucoup qui n'ont pas eu ma précaution ne peuvent pas imaginer ce qu'il y a de surprises dans une moyenne. Parce qu'on a un 18 ou un 19 au milieu de 14, 15 et 13, on suppose facilement que cela fait une grosse moyenne, et l'on est étonné d'avoir 15, qui est la moyenne très exacte de 18, 14, 15 et 13.

D'abord on a pris toutes les précautions contre les erreurs de transcriptions, en nous affichant nos notes tous les trimestres, ce qui nous permet de vérifier. Ensuite, pour qu'un nom ne puisse pas être plus favorisé qu'un autre, nous avons chacun un numéro de contrôle, et le secrétaire qui copie les notes ne connaît que ce numéro, auquel il inscrit la note remise par l'instructeur après chaque interrogation.

Le directeur des études a par devers lui un registre où ces notes sont transcrites sur un folio pour chacun, de sorte qu'il peut se tenir constamment au courant des hauts et des bas de l'intéressé.

Il n'y a qu'une note qu'on ne nous dit qu'en fin d'année, un peu parce qu'elle représente un résultat final, mais surtout, paraît-il, pour ménager les susceptibilités. C'est la note d'équitation. Et il est très vrai que personne n'en est satisfait, pas même ceux qui l'ont très bonne. Il faut croire que c'est une chose en quoi tout le monde a beaucoup de prétention.

Enfin, tu vois que tout compte. Aussi existe-t-il pour les basses notes une sorte de tarif de punitions pour que les uns ne puissent pas être épargnés au détriment des autres. Ainsi le minimum de note à obtenir dans une interrogation pour ne pas être puni est 8 ; au-dessous l'on a encore une punition tarifée sur le chiffre de la note.

Ce matin, j'ai débuté par l'examen d'équitation ; on nous a fait monter successivement à chacun un cheval de carrière, un cheval de manège et un cheval de dressage. Eh bien, il est incontestable que le cheval est pour les trois quarts dans la chance de note. On fait tirer les chevaux au sort dans trois lots désignés, mais la plupart du temps on se contente de faire monter deux chevaux dans chaque lot. Il n'y a pas toujours équilibre pour les chances. Ainsi j'ai eu un cheval de carrière très défavorable pour se présenter à un examen. Il a eu un effort de boulet et depuis il est très irrégulier dans ses allures. Pour le saut du steeple, j'ai eu un cheval qui bourre sur l'obstacle ; c'était bien sur le large, mais pour la hauteur j'étais obligé de le reprendre très ferme pour ne lui rendre que juste à point.

Malgré tout, je crois que cela ne s'est pas trop mal passé, et je te quitte pour me plonger dans ma théorie ; c'est demain que je passe mon examen militaire, je compte sur le concours de Dartagnan.

Dans quelques jours je serai fixé sur mon sort et je compte bientôt pouvoir te serrer la main avant de gagner mon régiment.

Bien à toi,

ROBERT DE PRANCEY.
